

Tsunami
Sri Lanka

Cash for Repair and Reconstruction



Tsunami
Sri Lanka

Cash for Repair and Reconstruction

Récits des familles soutenues par le programme que la Croix-Rouge suisse a mis en oeuvre suite au tsunami du 26 décembre 2004.

Short stories about families supported by the programme implemented by Swiss Red Cross after the Tsunami on 26 december 2004.

Publisher

© Swiss Red Cross, www.redcross.ch

Co-ordinator

Lars Buechler

Authors French

Aline Andrey

Christian Ubertini

Swiss Red Cross, Berne, Switzerland

Translation English

Maryann de Silva, Alliance Française, Colombo, Sri Lanka

Photos

David Prêtre, Strates, Lausanne, Switzerland

Cover photos: CfRR houses, Swiss Red Cross

Graphic Design and Production

Manuela Buechler-Faessler

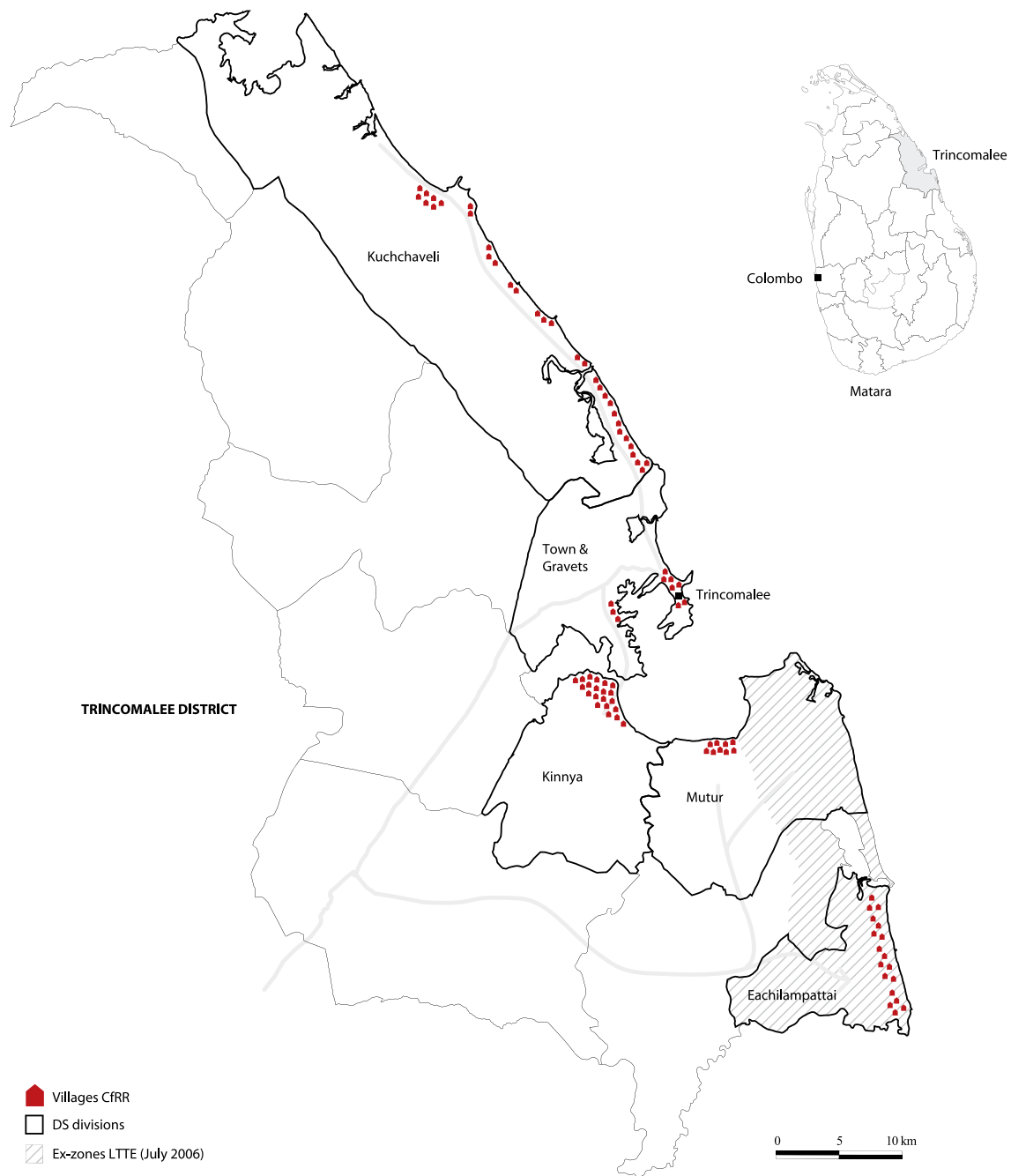
Printing and Binding

Softwave GmbH, Colombo, Sri Lanka

Sommaire

Contents

4	Préface	Foreword	5
8	Introduction	Introduction	9
14	Douze maisons, douze familles	Twelve houses, twelve families	15
16	Mahir	Mahir	16
24	Sakthivil	Sakthivil	24
32	Priyanjany	Priyanjany	32
40	Sahithu	Sahithu	40
34	Chandrasegaram	Chandrasegaram	34
55	Sisira	Sisira	55
60	Farook	Farook	60
70	Saravanabawan	Saravanabawan	70
76	Niroshan	Niroshan	76
95	Mahalingam	Mahalingam	95
100	Latheef	Latheef	100
104	Pulendran	Pulendran	104
112	Annexes	Annexes	112
114	Fonctionnement du programme	Functioning of the programme	115
116	Le partenaires	The partners	117
118	Chiffres	Figures	118
122	Staff sur place	Staff on site	122







Préface

Foreword

F

Une catastrophe extraordinaire appelle des solutions extraordinaires. La reconstruction au Sri Lanka et dans les autres pays frappés par le tsunami du 26 décembre 2004 a placé la Croix-Rouge suisse devant un défi hors du commun. Le programme Cash for Repair and Reconstruction constitue à cet égard une façon peu orthodoxe – mais finalement concluante – d’aborder une telle mission. Trois grandes ONG associées à l’Aide humanitaire de la Confédération suisse ont mis en commun leurs moyens financiers et leur savoir-faire pour offrir à de nombreux habitants des zones côtières dévastées du Sri Lanka un logement résistant aux intempéries.

Au-delà des sommes versées aux familles sinistrées pour leur permettre de rebâtir ou de réparer leur demeure, c’est de la confiance qui leur a été témoignée. Une confiance qu’elles ont su honorer en s’investissant corps et âme pour la reconstruction de leur foyer, dans le respect de leurs traditions et de leur culture. Aujourd’hui, ces maisons apportent une touche de couleur bienvenue dans le paysage uniforme des lotissements. La Croix-Rouge Suisse a assuré aux 4400 familles bénéficiaires de Trincomalee un encadrement technique, et le versement des fonds par tranches a permis d’exercer le contrôle voulu. En effet, les dons qui financent ce projet ont été remis à la Croix-Rouge par la population suisse dans un élan de générosité fondé, lui aussi, sur la confiance.

Les douze portraits de cet ouvrage impressionnent dans leur simplicité. Ils illustrent la vie des personnes qui, un certain jour de décembre, ont vu leur vie basculer et qui, grâce à une méthode de reconstruction inédite et à la solidarité de la Suisse, peuvent à nouveau croire en l’avenir.



Daniel Biedermann

Directeur Générale, Croix-Rouge Suisse

An extraordinary disaster requires extraordinary solutions. Reconstruction work in Sri Lanka and the other countries hit by the tsunami on 26 December 2004 was also an exceptional challenge for the Swiss Red Cross. And the “Cash for Repair and Reconstruction” scheme was an unorthodox and ultimately successful approach to rebuilding homes. Three major NGOs and the Swiss Agency for Development and Cooperation (SDC) pooled their financial resources and their know-how so that as many people as possible in the devastated coastal region of Sri Lanka could look forward to a future with a safe roof over their heads.

The families involved were paid money directly and entrusted with building or renovating their houses. And they proved themselves worthy of this trust, working hard to build their future homes in accordance with their traditions and culture. Their houses are an attractive contrast to drab housing estates. The Swiss Red Cross provided the 4,400 families in Trincomalee with professional guidance, paying them the money in installments as a built-in control mechanism because the Red Cross had received these generous donations almost like a trustee on behalf of the Swiss population.

The present photo book with its 12 portraits creates a big impression without big words. It shows the life of people who were struck by a great tragedy on that 26 December 2004 and who, by means of an unconventional reconstruction scheme and with solidarity from Switzerland, can once more believe in their future.



Daniel Biedermann

Director-General, Swiss Red Cross





Introduction

Le Sri Lanka a été l'un des pays les plus durement touchés par le tsunami qui a balayé l'océan Indien le matin du 26 décembre 2004. La vague meurtrière a dévasté près des deux tiers du littoral de l'île. Le bilan est lourd: plus de 35'000 morts, un demi-million de déplacés et environ 80'000 habitations endommagées ou détruites. Les familles affectées ont trouvé un premier refuge chez des parents ou dans des familles d'accueil, avant d'être transférées dans des camps en attendant de recevoir un toit ou une aide financière qui leur permette de rebâtir leur maison. Les besoins en logement ont été énormes et particulièrement critiques dans les régions du nord et de l'est où, après 25 ans de conflit, les infrastructures sanitaires, les services publics et la sécurité en général étaient déjà précaires. C'est dans ce contexte que, dès les premières semaines qui ont suivi le désastre, la "reconstruction" est devenue la priorité du gouvernement sri lankais.

La politique de reconstruction a été marquée par la création d'une buffer zone (zone de non-reconstruction) d'abord fixée entre 100 et 200 mètres de la mer, puis réduite entre 35 et 50 mètres. Les familles vivant à l'intérieur de ce périmètre ont dû être relogées dans de nouveaux lotissements construits par des entreprises générales. Pour les familles dont la maison se trouvait à l'extérieur de la buffer zone, la reconstruction s'est déroulée sur le lieu même, avec le soutien du gouvernement sri lankais qui a mis sur pied un programme original, piloté par les propriétaires, appelé "Cash for Repair and Reconstruction" (CfRR).

Le concept du programme CfRR était simple: l'octroi d'argent liquide aux propriétaires – USD 1'000 pour une maison partiellement détruite, USD 2'500 pour une maison entièrement détruite – pour leur permettre de remettre en état leur habitation selon leurs désirs et leurs moyens. Cette approche avait des objectifs multiples: aider les familles à surmonter leur situation en les faisant participer activement aux efforts de reconstruction; créer une dynamique renforçant les liens sociaux; stimuler l'économie locale.

Le "Consortium suisse" – composé de la Croix-Rouge suisse (CRS), de la Direction du Développement et de la Coopération (DDC), de la Chaîne du Bonheur et de l'Entraide Protestante suisse (EPER) – s'est engagé à encadrer et à financer ce programme à hauteur de USD 15.5 millions dans les districts de Trincomalee, au nord-est, et Matara, au sud de l'île.

En décembre 2007, trois ans après le tsunami, le "Consortium suisse" achève son engagement avec près de 10'500 maisons réparées ou reconstruites, ce qui représente un peu moins du 10% de l'ensemble des besoins de reconstruction post-tsunami au Sri Lanka. C'est le volet "Trincomalee", piloté par la Croix-Rouge suisse, qui fait l'objet de la présente publication.

Situé dans le nord-est du Sri Lanka à 200 km et 6 heures de route de la capitale Colombo, le district de Trincomalee est renommé pour ses plages et sa baie portuaire – l'une des plus importantes de l'océan Indien. La

Sri Lanka was one of the countries the worst affected by the tsunami which swept the Indian Ocean on the morning of the 26th December 2004. The murderous wave devastated almost two-thirds of the island's coast. The toll is heavy: more than 35'000 dead, half a million displaced persons, and about 80'000 dwellings damaged or destroyed. The affected families first found refuge in relatives' homes or with families which lodged them, before being transferred to camps where they waited to be given a house or financial aid which would permit them to reconstruct their home. The need for lodging was great and particularly critical in the northern and eastern regions where, after 25 years of conflict, sanitary infrastructure, public services and security in general were already precarious. It is in this context that from the very first weeks which followed the disaster, "reconstruction" became priority of the Sri Lankan government.

The reconstruction policy was marked by the creation of a buffer zone (zone where no reconstruction was to take place) first fixed at between 100 and 200 meters from the sea, then reduced to between 35 and 50 metres. The families living within this perimeter had to be relocated in new blocks built by general enterprises. As for the families whose houses were beyond the buffer zone, reconstruction was carried out in the same place, with support from the Sri Lankan government which implemented an original programme piloted by the owners themselves, and called "Cash for repair and Reconstruction" (CfRR).

The concept of the CfRR programme was simple: allocation of cash to the owners – USD 1,000 for a partially destroyed house, USD 2,500 for a completely destroyed house – so as to permit them to repair their dwellings according to their wishes and means. This approach had multiple objectives: to help the families to overcome their situation by making them actively participate in the construction efforts; to create a dynamic situation to strengthen social ties; to stimulate the local economy.

The "Swiss Consortium" – composed of the Swiss Red Cross (SRC), of the Swiss Agency for Development and Cooperation (SDC), of the Swiss Solidarity and the Swiss Interchurch Aid (HEKS) – agreed to create a framework and finance this programme up to USD 15,5 millions in the districts of Trincomalee in the North-East, and Matara in the south of the island.

In December 2007, three years after the tsunami, the "Swiss Consortium" terminated its engagement with nearly 10,500 houses repaired or reconstructed, representing a little less than 10% of the total reconstruction needs of post-tsunami Sri Lanka. It is the "Trincomalee" division piloted by the Swiss Red Cross which is the object of the present publication.

Situated in the North-East of Sri Lanka at 200 km and 6 hours by road from the capital Colombo, the Trincomalee district is famous for its beaches and its harbour – one of the most important in the Indian Ocean. The

position charnière du district reliant les zones tamoules du nord à celles de l'est ainsi que les nombreux enjeux économiques autour de sa baie ont fait de cette région un des centres du conflit. Le district compte 210'000 habitants appartenant à plusieurs communautés dont les principales sont : les cinghalais, de confession essentiellement bouddhiste ; les musulmans ; et les tamouls hindous.

A Trincomalee, le tsunami a fait plus de 1'100 morts et 110'000 sans-abri. Les besoins en logement ont été estimés à plus de 8'000 maisons. Entre mai 2005 et décembre 2007, le programme CfRR a permis d'en réhabiliter 4'470, soit plus de la moitié. Le solde a été couvert par les projets des autres organisations humanitaires.

La grande majorité des bénéficiaires étaient des pêcheurs ou des agriculteurs à faibles revenus dont les activités pâtissaient des restrictions imposées par le conflit. On les trouvait éparpillés sur plus de 120 km de côte, dans des villages souvent difficiles d'accès en raison de l'état des routes, de l'inconstance des ferries ou de l'insécurité. Ceux qui vivaient dans les zones rurales, au nord et au sud de la baie, habitaient pour la plupart dans des "cajan huts", sorte de huttes de terre couvertes par des bouquets de palmes séchées. Ces abris, tout comme les maisons en dur trop proches de la côte, n'ont pas résisté à la force de la vague et ont dû être reconstruits. Ceux qui vivaient dans les zones urbaines autour de la baie ont été souvent mieux lotis. Dans les villes de Kinniya et de Trincomalee, beaucoup possédaient des maisons en dur qui ont mieux résisté et dont la plupart ont pu être réparées.

Pour toutes ces familles, la maison représentait tant une protection contre les événements naturels qu'une base essentielle pour imaginer un avenir dans leur village. Mais bâtir sa maison n'a pas toujours été chose facile. Les restrictions sur le transport des matériaux, l'escalade des coûts de construction, la sécheresse en été, les inondations en période de mousson et le manque chronique de main d'œuvre qualifiée, ont été autant d'obstacles à surmonter. Malgré ces difficultés, les familles ont relevé le défi. Certaines se sont contentées de l'aide allouée, d'autres y ont ajouté leur propre argent afin d'agrandir ou d'embellir leur maison quand celle-ci devenait la dot nécessaire au mariage de leur fille.

important position of the district linking the Tamil areas in the North to those in the east, as well as the numerous economic stakes around its bay have made this region one of the centres of the conflict. The district counts 210,000 inhabitants belonging to several communities of which the mainly Buddhist Sinhalese, the Muslims, and the Tamil Hindus, are the principle ones.

In Trincomalee, the tsunami caused more than 1,100 deaths and rendered 110,000 homeless. Housing needs have been estimated at more than 8,000. Between May 2005 and December 2007, the CfRR programme permitted the rehabilitation of 4,470 persons, that is to say more than half. The remainder was covered by the other humanitarian organisations' projects.

The large majority of the beneficiaries were fishermen or farmers with meager revenues, whose activities were stagnating due to the restrictions imposed by the conflict. They were to be found spread over more than 120 km of coastline, in villages often difficult to reach because of the condition of the roads, the infrequency of the ferries, and the existing insecurity. Those who lived in the rural zones to the north and south of the bay, occupied "cajan huts", a sort of hut built of earth covered with dried palm leaves. These shelters, like the solidly built houses too close to the coast, were not able to resist the force of the wave and had to be reconstructed. Those who lived in the urban zones around the bay were often luckier. In the towns of Kinniya and Trincomalee, many people possessed solidly built houses which were able to resist better, and it was possible to repair the majority of them.

For all these families, their house represented both a protection against natural disasters as well as an essential base permitting them to envisage a future in their village. But building one's house has not always been an easy thing. Restrictions on the transport of material, increase in construction costs, dryness in the hot season, floods during the monsoon period, and the chronic lack of qualified workmen have also been obstacles to overcome. In spite of these difficulties, the families took up the challenge. Some of them were satisfied with the allocated aid, others added their own money to expand or embellish their house when the latter represented the dowry necessary to give their daughter in marriage.





Douze maisons, douze familles
Twelve houses, twelve families

Une porte déjà ouverte. Une famille qui nous reçoit avec une gentillesse et une hospitalité toute sri-lankaise. Partout, l'accueil nous offre sourires, chaises en plastique et Fanta orange.

Nous choisissons douze familles représentatives de beaucoup d'autres, que nous voyons deux fois chacune. Une première fois pour l'interroger, une seconde pour tenter de nous faire oublier, et l'accompagner quelques heures dans sa vie quotidienne, ses déplacements et ses rencontres.

Trincomalee ne se laisse pas facilement ausculter, tant la discrétion et la réserve s'avèrent être les meilleures armes contre les soupçons, les menaces de tous genres, les enlèvements et les assassinats.

Aussi nous décidons de ne pas approfondir certains problèmes liés à la guerre, qui menace chacun, partout et à tout moment.

Trois ans après le tsunami, nous rencontrons des bénéficiaires dont la maison de briques a souvent remplacé la hutte dévastée. En soi, un gain social évident. Pourtant, chacun le vit bien différemment : Les vrais rescapés, marqués, restent comme cramponnés à une vie de radeau. Parmi eux, les inconsolables, les meurtris à tout jamais par la mort d'un proche. Les autres, plus ou moins épargnés, ont simplement vu le tsunami s'ajouter à la prégnance des difficultés quotidiennes : problèmes économiques, peurs, pressions de toutes parts.

Reste que la plupart des bénéficiaires rencontrés semblent devoir digérer cette «trahison» venue de l'océan. Réapprivoiser la mer, retourner à la plage, cesser d'en avoir peur prendra du temps. Et un nouveau raz-de-marée est toujours possible. Preuve en est, cette étrange alerte au tsunami, le 12 septembre 2007, au début de nos visites, qui a ravivé les douleurs et fait fuir toute la population sur les hauteurs. Une mise à l'abri efficace pour tous les Sri Lankais. Dont la grande majorité ne sait tout simplement pas nager.

A door which is already open. A family who welcomes us with typical Sri Lankan kindness and hospitality. Everywhere we are greeted with smiles, plastic chairs to sit on and orange Fanta to drink.

We choose twelve ordinary families, whom we each meet twice. The first time it is to question them, the second time it is to try to make them forget us, and to join them for some hours in their everyday life, during their outings and their meetings with others.

It is not easy to feel the pulse of Trincomalee, for discretion and reserve prove to be the best arms against suspicion, threats of all types, kidnappings and assassinations. Thus we decide not to add to certain problems linked to the war.

Three years after the Tsunami, we meet the beneficiaries whose brick-built houses have replaced the devastated huts. This in itself is an obvious social step forward. However, each person lives this experience in a different way. The real escapees, marked for life, remain clinging to a raft-like existence. Among them are the inconsolable ones, those who have been permanently hurt by the death of someone close. The others, more or less spared, have simply seen the Tsunami adding to the growing day to day economic problems, fears and pressure from all sides.

However, the majority of the beneficiaries we met seem to have accepted this "betrayal", which came from the ocean. Revisiting the sea, returning to the beach, ceasing to be afraid, all this will take time. And a new tidal-wave is always possible. The proof of this is that there was a formal warning of a tsunami on the 12th September 2007, at the start of our visits. It revived the pain and made the entire population flee to the highlands. A good shelter for all Sri Lankans of whom the great majority simply do not know how to swim.

MAHIR

Abdul (43) & Kamila Uma (36)

Shifan Mohammed (12)

Fathima Shreen (10)

Ashra Farveen (7)

*Mirzath Mohamed (17)**

*Fathima Rija (15)**

*Fathima Riffa (14)**

Pudavaikaddu, Kuchchaveli

Ethnie : Musulman

Ethnicity: Muslim

Distance à la mer : 300 mètres

Distance to the sea : 300 meters



** Pas sur la photo/Not in the picture*





Lorsqu'il était pêcheur, je me faisais toujours du souci pour lui

F

De nombreux postes de contrôle, mais aussi des panneaux humanitaires, bordent la route défoncée qui mène à Senthoo, petit village au nord de Trincomalee. Grâce à l'aide internationale, la plupart des huttes ont fait place à des lotissements de maisons parfois vides car situées dans des zones devenues militaires.

Abdul Mahir est en train de fixer portes et fenêtres pour un projet de la Croix-Rouge suisse. Le charpentier interrompt son travail le temps des salutations. Les copeaux de bois se joignent aux tourbillons de sable soulevé par le vent, et les bruissements des palmiers aux ronflements de la raboteuse électrique.

La vague de reconstruction qui a suivi le tsunami a offert une nouvelle maison, mais aussi une reconversion à l'ancien pêcheur. "Mon loisir est devenu mon métier. Avant je cherchais du travail, maintenant c'est lui qui me cherche", lance Abdul en souriant. La charpenterie lui permet aujourd'hui de nourrir sa famille et d'être proche d'elle car, la plupart du temps, c'est dans son jardin qu'il scie et ponce. Avec l'aide d'un maçon, il a d'ailleurs construit sa propre demeure. Astucieusement, il y a installé un petit panneau solaire qui génère assez d'électricité pour quelques ampoules.

Pause de midi. De retour chez lui, Abdul se lave rapidement à côté du puits, dans sa salle de bain à ciel ouvert, avant de se diriger d'un pas lesté vers la mosquée. Malgré le Ramadan, Kamila a préparé le riz et les currys pimentés car, travail oblige, Abdul a le droit de manger. Tout comme leur fille cadette Ashra qui, sous le seuil des 10 ans, échappe à la diète. Les aînés, eux, sous cette chaleur étouffante, se rincent parfois la bouche avec de l'eau avant de la recracher. "Nous sommes habitués", rassure Kamila. Pour rafraîchir les corps, pas de ventilateur, juste deux portes qui invitent un courant d'air à entrer. Abdul retourne au travail. Sa femme est heureuse de le savoir sur la terre ferme : "Lorsqu'il était pêcheur, je me faisais toujours du souci pour lui."

Le 26 décembre 2004, Abdul était en mer, Kamila à la maison, leur fils Shiffan à la mosquée. «Nous récitons le Coran. Des militaires ont frappé à la porte, mais nous n'avons rien entendu. Ils ont fini par la briser pour nous avertir que la vague arrivait. Je suis parti en courant vers ma maison. D'autres ont grimpé sur le toit. Un enfant a voulu ramasser ses sandales, il a été pris par la vague», raconte le jeune garçon d'un ton calme et sérieux. Sa sœur Riffa a eu plus de chance. Elle ramassait pourtant des coquillages sur la plage, lorsque le courant l'a emportée. Heureusement, une voisine a réussi à l'attraper par les cheveux pour ensuite lui tendre un pan de son sari. La "secouriste" est là justement, dans le jardin des Mahir, vêtue de ce sari miraculeux qui a résisté au temps et au raz-de-marée.

Toute la famille a survécu, sauf la sœur d'Abdul qui vivait à Kinniya. C'est dans cette ville qu'étudient les trois aînés Mahir. "Le niveau d'éducation y est bien meilleur", explique Kamila, entre deux ronronnements de machine à coudre. La couturière aimerait que la famille soit réunie, mais Abdul a encore du travail ici. Malin, il pense déjà, une fois les travaux de reconstruction terminés, à se recycler dans la confection de meubles. Beaucoup de maisons sont, en effet, encore vides de mobilier.

When he was a fisherman, I always worried about him

Numerous check points as well as the signboards of humanitarian agencies border the battered road which leads to Senthoor, a little village to the north of Trincomalee. Thanks to international aid, the majority of the huts have given way to groups of sometimes empty houses, situated in what has become military zone.

Abdul Mahir is in the process of fixing doors and windows for a Swiss Red Cross project. The carpenter temporarily stops his work to greet people. The wood shavings mingle with the whirlwind of sand raised by the wind, and the murmuring of the palm trees blends with the whirring of the electric plane.

The wave of reconstruction which followed the Tsunami offered not merely a new house, but also an opportunity to practice a new trade, to the former fisherman. "My hobby has become my job. Formerly I looked for work, now it is work which comes seeking for me," calls out a smiling Abdul. Today carpentry permits him to feed his family and to be close to them, for, most of the time, it is in his garden that he saws and sand-papers. Furthermore, with the help of a mason, he has built his own home. Wisely, he has installed a small solar panel which generates enough electricity to light a few bulbs.

The noon break. Back home again, Abdul washes himself rapidly at the well side, in his bathroom open to the heavens, before lightly stepping towards the mosque. In spite of Ramadan, Kamila has prepared rice and hot curries, for him, since he has to work, Abdul has the right to eat. Likewise their younger daughter Ashra who, being less than 10 years of age, does not have to fast either. The older children, in the stifling heat, sometimes wash their mouths with water before spitting it out again. "We are used to it," Kamila reassures us. There is no fan to cool the body, just two doors which invite the breeze to enter. Abdul returns to his work. His wife is happy to know that he is on firm ground. "When he was a fisherman, I always worried about him."

On the 26th of December 2004, Abdul was at sea, Kamila at home, and their son Shifan at the mosque. "We were reciting the Koran. Some soldiers knocked at the door, but we heard nothing. Finally they broke it down to warn us that the wave was coming. I ran towards my house. Others climbed onto the roof. A child wanted to pick up his sandals, he was caught up by the wave," the young boy tells us in a calm and serious voice. His sister Riffa was luckier. She was picking up sea shells on the beach when the current carried her away. Fortunately, a neighbour succeeded in grabbing her by the hair and later held out a piece of her saree to her. The "life saver" is there just now, in the Mahir's garden, wearing the miraculous saree which has resisted both, time and the tidal wave.

The whole family survived, except for Abdul's sister who lived in Kinniya. It is in this town that the three elder Mahirs study. "The standard of education is better there" explains Kamila, in between the humming of the sewing machine. The dressmaker would like her family to be reunited, but Abdul still has work to do here. With wise foresight, he is already planning that once the work of reconstruction is over, he can continue his business through making furniture. Many houses are indeed still empty of furniture.









SAKTHIVIL

Vevidevi (41) & Azhakarsami (47)

Manojkumar (20)

Nishanthini (3.11.1989 – 26.12.2004)

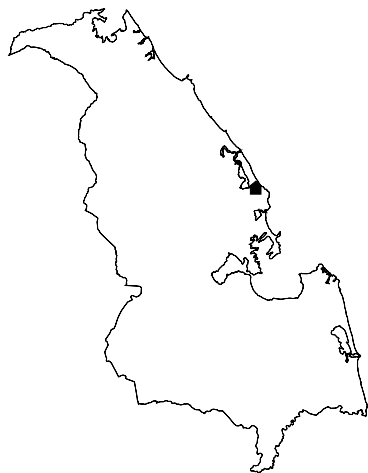
Gobalapuram, Kuchchaveli

Ethnie : Tamoul hindou

Ethnicity: Tamil Hindu

Distance à la mer : 250 mètres

Distance to the sea : 250 meters





Elle ne prenait jamais rien au sérieux

F

C'est un portrait de Nishantini qui accueille le visiteur. Un sourire doux figé à tout jamais au-dessus de l'abreuvoir qui réunit, matin et soir, les vaches sacrées du village. Un hommage de chaque jour dans l'espoir d'offrir à la jeune fille une bonne réincarnation.

Nishantini a été emportée par les eaux le 26 décembre 2004. Son absence plane sur la maison construite en son souvenir. Son père Azhakarsami : "Avant, ma fille me disait souvent en riant : "sur la véranda, il n'y a de la place que pour toi !" Elle rêvait vraiment de vivre dans une maison plus grande. Son esprit peut ainsi trouver la paix." Vevidevi, la mère, est toujours en proie à la tourmente. Le drame a ébranlé sa foi. "J'ai détesté Dieu."

Les mots résonnent. Les larmes coulent sur ses joues, ses yeux prennent la couleur de son putu vermillon. "Mais je continue à prier pour mon mari et mon fils." Pour Azhakarsami, qui vient de retrouver son ancien emploi de cuisinier avec la réouverture récente du grand hôtel Nilaveli Beach; pour Manojkumar, exploité à Dubaï après avoir été trompé par une fausse agence de travail, et qui suit aujourd'hui des études d'électricien à Trincomalee.

Vevidevi, elle, sort peu : "Je n'aime plus regarder la mer, je ne vais plus au temple, ni aux fêtes." En aparté, deux de ses sœurs confirment qu'elle n'est plus la même. "Elle est affectée mentalement", dit Kangeswary. "Elle ne participe plus à rien, ne porte plus de beaux saris", renchérit Kamuladevi.

Le jour du tsunami, les Sakthivil avaient passé la nuit sur le lopin de terre qu'ils cultivaient en campagne. Seule leur fille de 15 ans, Nishanthini, était à la maison. Elle se lavait au bord du puits, quand ses tantes l'ont prévenue que la vague arrivait, qu'il fallait fuir.

Les deux soeurs se rappellent du son, un bruit sourd qui s'approchait. "Rien que d'y penser, ça me donne la chair de poule", décrit Kangeswary en se frottant les bras. "Les voisins ont crié. Tout était sombre, presque noir. On ne distinguait plus le ciel de la mer, ni la mer de la terre. Le froid s'est abattu d'un coup." Les deux sœurs parlent en même temps, avec ardeur. Elles racontent une aventure, un conte terrible et cruel digne des épopées du Mahabharata.

Quand le silence revient, les regards trahissent la tristesse, l'abattement, les questions qui ne trouveront jamais de réponses. Pourquoi leur nièce n'a-t-elle pas couru ? Pourquoi ne s'est-elle pas enfuie plus vite ? Les deux femmes s'accrochent aux détails qui, dans cette situation extrême, ont tant d'importance. "Elle ne prenait jamais rien au sérieux." Ou encore : "Elle était timide, elle ne voulait pas partir sans bien se vêtir." Ce qui est certain, c'est qu'un fil barbelé a retenu Nishantini. Prise au piège au milieu des bananiers, elle a été secourue par un voisin qui a dû lui couper les cheveux pour la libérer, avant de l'emmener à l'hôpital. Le plus proche étant inondé, ils se sont rendus dans le suivant. Mais il était trop tard.

Nishantini repose dans le cimetière du village, un terrain vague sablonneux parsemé de fleurs sauvages, et de quelques pierres tombales. Quand on l'a enterrée, la fosse commune était encore remplie d'eau de mer.

She never took anything seriously

A portrait of Nishanthini greets the visitor. A sweet smile fixed for all eternity above the trough which, morning and evening, brings together the sacred cows of the village. A homage paid every day in the hope of offering a good reincarnation to the young girl.

Nishanthini was swept away by the water on the 26th of December 2004. Her absence hangs over the house built in memory of her. Her father Azhakarsami: "Formerly, my daughter often laughingly told me: "On the verandah there is only room for you." She really dreamt of living in a bigger house. Thus her spirit can find peace."

Vevidevi, the mother, is still tormented. The drama has shaken her faith "I detested God." The words ring out. Tears flow down her cheeks, her eyes twin the colour of her vermilion "But I continue to pray for my husband and my son." For Azhakarsami, who has just got back his former post of cook with the recent reopening of the big Nilaveli hotel, for Manojkumar, who was exploited at Dubai after having been cheated by a false job agent and who is today following a course in Trincomalee in order to become an electrician.

Vevidevi herself, goes out less: "I no longer like to look at the sea. I no longer go to the temple, nor to feasts." In an aside, two of her sisters confirm that she is no longer the same. "She is mentally affected," says Kangeswary. "She no longer participates in anything, she doesn't wear beautiful sarees anymore" adds Kamuladevi.

The day of the Tsunami, the Sakthivil had spent the night on the plot of land in the countryside which they cultivated. Only their 15 year old daughter, Nishanthini, was in the house. She was having a wash at the well side, when her aunts warned her that the wave was coming and that they must flee.

The two sisters remember the sound, a dull noise which was coming closer. "Just thinking of it gives me goose-flesh" cries out Kangeswary feeling her arms. "The neighbours shouted. Everything turned dark, almost black. We could no longer distinguish the sky from the sea, nor the sea from the land. It suddenly became cold." The two sisters speak ardently at the same time. They tell of an adventure, a terrible and cruel story worthy of the Mahabharata tales.

When silence falls once more, their looks portray their sadness, their depression, the question which will never find an answer. Why didn't their niece run? Why didn't she flee faster? The two women cling to details which, in this serious situation, are so important. "She never took anything seriously." Or: "She was shy, she didn't want to go without dressing well." What is certain is that Nishanthini was held up by a barbed wire. Trapped in the midst of the banana trees, she was saved by a neighbour who had to cut her hair to free her, before taking her to the hospital. The nearest hospital being flooded, they went to the next closest. But it was too late.

Nishanthini rests in the village cemetery, an empty sandy bit of land scattered with wild flowers and some tomb stones. When they buried her, the common grave was still full of sea water.









PRIYANJANY

B.H. Inoka (29)

L.W.P. Lakshan (10)

Abeyapura, Town & Gravets

Ethnie : Cinghalais bouddhiste

Ethnicity: Sinhalese Buddhist

Distance à la mer : 400 mètres

Distance to the sea : 400 meters





J'espère guérir

F

Jour de congé. Inoka a troqué son uniforme de police contre une robe orange. Petite femme menue, elle marche vite malgré la fatigue liée à sa maladie : “un cancer”, lance-t-elle sans tabou. Son sourire immense contraste avec ses yeux lourds de tristesse. Son fils se colle à elle. Il n’est pas à l’école aujourd’hui : les professeurs sont en grève.

Le père et les frères d’Inoka sont là aussi. Le gouvernement a interdit la pêche pendant quelques jours, suite à l’alerte au tsunami le 12 septembre 2007. Le risque d’une nouvelle catastrophe, annoncée sur les ondes par les médias, et dans la rue par la police, a créé un vent de panique. Inoka et ses voisins se sont immédiatement rendus dans le temple bouddhiste. Ils n’ont pas dormi de la nuit. Ils ont prié.

C’est dans ce même lieu que beaucoup de Cinghalais ont trouvé refuge le 26 décembre 2004. Inoka, avec sa famille, y a vécu durant trois semaines, avant que son père ne répare la maison familiale. Les briques rouges sont encore apparentes. De larges ouvertures dans les murs, recouvertes de nattes et de tissus, font office de fenêtres. Sur un des murs, un petit visage diabolique peint grossièrement protège du mauvais œil. “Des sorciers peuvent jeter un mauvais sort quand une maison n’est pas terminée”, explique le père d’Inoka. C’est là que la jeune femme vit en attendant que sa maison, juste à côté, soit habitable. Les ouvriers y travaillent. Ils sont en train de poser une couche d’enduit sur les fondations surélevées. Inoka souhaite peindre ses murs en rose vif. Par goût. Et peut-être aussi pour adoucir sa vie particulièrement éprouvante.

Sous les apparences, Inoka a les épaules larges. Elle élève et nourrit son fils seule, depuis que son mari l’a quittée il y a 6 ans. Elle a travaillé comme ouvrière sur les routes, avant d’entrer dans la police. Son devoir est de contrôler les véhicules aux check-points. Le travail est harassant : 12 heures durant, elle se tient debout dans la chaleur humide de l’île pour un salaire mensuel de 13’000 roupies (130 CHF). Une tâche qu’elle continue à exercer, tant bien que mal, malgré un cancer détecté quelques mois après le tsunami.

“Je me fais du souci pour ma santé. Je suis fatiguée de tous ces malheurs”, murmure Inoka. Elle n’en dira pas plus. Ici, on ne se plaint pas. Comme si la dignité imposait le sourire. Comme si le rire était la seule révolte possible. Et la religion, la seule source d’espoir.

Chaque semaine, Inoka se rend dans les temples bouddhiste et hindouiste, sans préférence. C’est auprès de Kali, divinité hindoue, qu’elle a prié pour avoir une maison. “J’ai été exaucée. Lorsque j’ai reçu la première tranche de paiement, j’ai apporté des fruits et des fleurs au temple en remerciement.”

Aujourd’hui elle prie pour sa guérison. “À chaque pleine lune, j’apporte un pot rempli d’eau et de fleurs de jasmin. Je tourne trois fois autour de Bouddha, avant de remettre mon offrande au moine.” Elle n’a toutefois pas renoncé à se soigner à l’hôpital, même si elle doit se déplacer jusqu’à Kurunegala, à 100 km de Trincomalee, soit à 5 heures de bus, pour trouver des traitements appropriés. Ses rêves ? “J’espère guérir, et ouvrir une petite épicerie dans ma maison.”

I hope to recover

A holiday. Inoka has changed her police uniform for an orange dress. A small, slender woman, she walks fast in spite of the fatigue linked to her illness: "a cancer" she cries out. There is no taboo. Her wide smile contrasts with her sorrow-filled eyes. Her son clings to her. He has no school today: the teachers are on strike.

Inoka's father and brothers are also there. The government has prohibited fishing for a few days, following the Tsunami warning on the 12th September 2007. The risk of a new catastrophe, announced over the air-waves by the media, and in the street by the police, has caused a wave of panic. Inoka and her neighbours went immediately to the Buddhist temple. They did not sleep at all that night. They prayed.

It is at this same place that a number of Sinhalese found shelter on the 26th December 2004. Inoka, together with her family, lived there for three weeks, until her father had repaired the family dwelling. The red bricks can still be seen. Large openings in the walls, covered by mats or pieces of cloth, serve as windows. On one of the walls, a little devilish, crudely painted face protects one from the evil eye. "Sorcerers can cast a wicked spell when a house has not been finished," explains Inoka's father. It is here that the young woman lives while waiting until her house, just next door, becomes habitable. The labourers are working there. They are in the process of putting a coat of plaster on the elevated foundation. Inoka wishes to paint the walls bright pink. That is her taste, and may be also to brighten her particularly difficult life.

In spite of appearances, Inoka has broad shoulders. Even since her husband left her 6 years ago, she has been raising and feeding her son all by herself. She worked as a labourer on the roads, before joining the police. Her duty is to check vehicles at the check points. The work is tiring. For twelve hours at a stretch, she remains standing in the island's humidity and heat for a monthly wage of 13'000 rupees (130 CHF). A job which she continues to do as well as she can, in spite of a cancer detected a few months after the Tsunami.

"I am worried about my health. I am tired of all this bad luck," murmurs Inoka. She will not say more than this. Here, one does not complain. It is as if dignity calls for a smile. As though laughter is the only possible form of revolt and religion is the only source of hope.

Each week, Inoka goes to the Buddhist and Hindu temples, without showing any preference. It is to Kali, a Hindu goddess that she prayed for a house. "My prayers have been answered. When I received the first payment installment I took fruits and flowers to the temple as a thanks offering."

Today she prays that she will be healed. "Every full moon day, I bring a pot full of water and jasmine flowers. I turn three times around the Buddha, before handing my offering to the monk." But she has not given up going for treatment to the hospital, even though she has to go to Kurunegala, 100 km from Trincomalee, that is to say, 5 hours by bus, to get proper treatment. Her dreams? "I hope to be cured, and to open a little grocery in my house."









SAHITHU

Kasideen Umar (44) & Kulanthaiyumma (39)

Katheeja Umma (15)

Kajara Umma (13)

Mohammed Salama (8)

Salman Faris (7)

Aboo Umama (6)

Aboo Huraire (1,5)

Aboohartha (0,5)

*Kaamila Umma (21)**

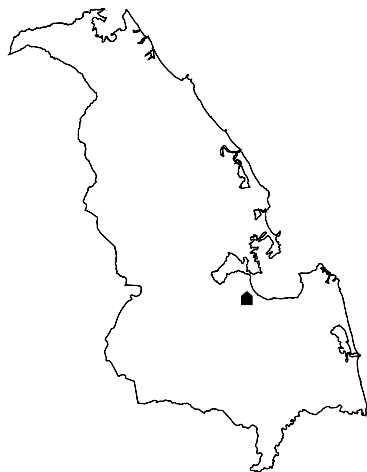
Faizal Nagar, Kinniya

Ethnie : Musulman

Ethnicity: Muslim

Distance à la mer : 350 mètres

Distance to the sea : 350 meters



* Pas sur la photo/Not in the picture





Dieu punit les hommes

F

Le petit homme s'évanouit. Comme au ralenti, l'enfant s'effondre. Le père s'agenouille, le couche par terre. On dirait un tableau religieux. La scène se déroule dans le calme, mais toute l'attention est canalisée sur le petit Salman qui "a beaucoup joué sans avoir rien mangé".

Son père lui caresse le visage. Pendant ce temps, Kulanthaiyumma, la mère, balance le sari suspendu qui fait office de berceau pour le petit dernier. Le vent danse avec les vêtements et les longs cheveux des filles. En cette période de Ramadan, c'est comme si le temps ralentissait sa course pour s'accorder au rythme des gestes. "Il faut économiser ses forces, sinon on sent la faim et la soif", décrit Katheeja, l'aînée. Un peu plus tard, c'est elle, pourtant, qui coupera le bois.

Le tsunami ? Un détail pour les Sahitu. "Nous avons tout perdu pendant la guerre", explique Kasideen. La famille était prospère avant de devoir quitter maison, cocotiers et bétail, pour échapper aux bombes, dans les années 90. "Mon père et mon beau-frère ont été tués", ajoute Kasideen avec un calme propre à ceux qui ont déjà beaucoup souffert.

La famille Sahitu a reconstruit une hutte. Kasideen, loin de ses cultures, s'est tourné vers la mer pour se consacrer à la pêche. Lors du tsunami, le 26 décembre 2004, le peu de choses qu'ils possédaient a été balayé par les eaux, mais tous ont survécu. Durant 3 mois, ils ont vécu dans des tentes autour de la mosquée, puis ont reconstruit un abri sur leur terrain, avant de pouvoir bâtir cette maison grâce au soutien de la Croix-Rouge suisse.

Impassible, Kasideen s'anime seulement quand il discute religion. Les mains virevoltent, la voix se lève, le pêcheur prêche. On l'imagine bien en train de faire du porte-à-porte, tous les jeudis, pour encourager les musulmans à se rendre à la mosquée.

Les raisons du tsunami ? "Dieu était en colère et l'a montrée par les eaux. Il punit les hommes par différents moyens." Pendant que leur père parle, Salman et Salama se frottent contre ses jambes comme des petits chiots. La communauté musulmane a pourtant été la plus touchée ? "Oui, parce que ceux qui ne suivent pas les principes du Coran sont punissables..." Sa fille Kajara écoute, mais ses paupières se font de plus en plus lourdes. Elle s'affale sur sa chaise avant de s'étendre par terre, exténuée. "...Les autres sont pardonnables car ils ne connaissent pas les règles et doivent suivre les principes de leur propre religion."

Le Coran dicte tout, jusqu'à l'intimité de ses fidèles. Kasideen pense-t-il avoir un neuvième enfant ? "Le Coran nous incite à procréer, sauf en cas de maladie". Ce qui est le cas : Kulanthaiyumma a des problèmes de pression ; Kasideen, lui, souffre d'un ulcère. La pêche au filet depuis la plage est dès lors trop pénible pour lui. Il a un bateau, mais les restrictions liées à la guerre empêchent les longues sorties en mer. Alors, quand il n'a pas d'argent, il emprunte.

Le futur ? Kasideen est serein : "Tout est dans les mains de Dieu, je peux mourir aujourd'hui comme demain." Kulanthaiyumma est plus pragmatique : "Je me fais du souci pour le travail de mon mari et les études de mes enfants."

God punishes men

The little man faints. As if in slow motion, the child collapses. The father kneels, puts him in a lying position on the ground. One would say that it is a religious tableau. The scene takes place in a calm atmosphere, but all attention is fixed on little Salman who "has played a lot without having eaten anything."

The father caresses his face. During this time, Kalanthaiyuma, the mother, rocks the hanging saree which serves as a cradle for the youngest little child. The wind plays with the clothes and long hair of the girl. During this Ramadan period, it is though time slows its course to match the rhythm of the gestures. "One must save one's strength, otherwise one feels hunger and thirst," declares Katheeja, the eldest. A little later on, however, it is she who will cut the wood.

The Tsunami? It is but a detail for the Sahithu. "We lost everything during the war," explains Kasideen. The family was prosperous before having to leave home, coconut trees, and cattle, to escape from the bombs, in the late 90's. "My father and brother-in-law were killed," adds Kasideen with the tranquility which those who have already suffered much show.

The Sahithu family has rebuilt a hut. Kasideen, far from his fields, turned to the sea to devote himself to fishing. During the Tsunami, on the 26th December 2004, the little that they possessed was washed away by the water, but all of them survived. For 3 months, they lived in tents around the mosque, then reconstructed a shelter on their land, before being able to build this house thanks to the support from the Swiss Red Cross.

Impossible, Kasideen comes to life only when he talks about religion. His hands spin, his voice rises, the fisherman preaches. One can well imagine him going from door to door every Thursday, to encourage Muslims to go to the mosque.

The reasons for the Tsunami? "God was angry, and showed it by means of the waters. He punishes men by different means." While their father is talking, Salman and Salama rub against his legs like little puppies. Nevertheless, the Muslim community was it most affected? "Yes, because those who do not follow the principles of the Koran should be punished..." His daughter Kajara listens, but her eyelids become heavier and heavier. She collapses on her chair before stretching herself on the ground, exhausted. "...The others can be forgiven for they do not know the rules and have to follow the principles of their own religion."

The Koran dictates everything, even up to the intimacy of its faithful. Is Kasideen thinking of having a ninth child? "The Koran incites us to procreate, except if we are ill." Which is the case: Kulanthaiyumma has pressure problems, Kasideen, himself, suffers with an ulcer. Fishing by net from the beach is too difficult for him in future. He has a boat, but restrictions linked to the war prevent long outings on the sea. So when he has no money, he borrows.

The future? Kasideen is unruffled: "Everything is in God's hands. I may die today or tomorrow." Kulanthaiyumma is more pragmatic: "I am worried about my husband's work and my children's studies."









CHANDRASEGARAM

Kangeswari (42)

Anitha (21)

Nirosha (18) & *Sellathamby* (19) *Baskaran**

Ajanth (11)

Sujanth (8)

Vijay (24)*

Mylvaganam (30.11.1959 – 22.01.2005)

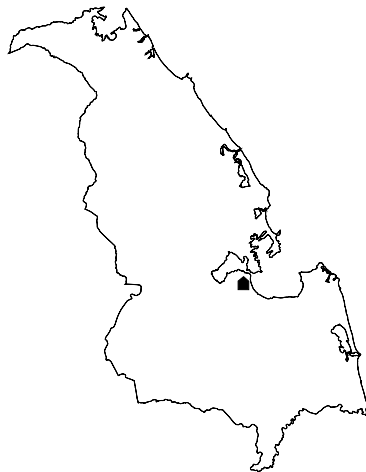
Faizal Nagar, Kinniya

Ethnie : Tamoul hindou

Ethnicity: Tamil Hindu

Distance à la mer : 250 mètres

Distance to the sea : 250 meters



* Pas sur la photo/Not in the picture





Je priais Ganesha et je cherchais ma maison

F

“J’ai vu l’eau qui arrivait. Quelqu’un venait chercher ma mère par bateau. Je venais d’ailleurs et j’aidais les gens.” Anitha a fait ce cauchemar la nuit du 25 décembre 2004. Une prémonition troublante qui ne semble même pas l’étonner. Toutefois, elle avoue avoir été déconcertée par notre première rencontre, le 12 septembre 2007, qui s’est avérée être de bien mauvais augure puisqu’une alerte au tsunami était lancée quelques heures après. Balluchon sous le bras, la famille Chandrasegaram a suivi l’élan de tout un quartier jusqu’à l’emplacement de son ancien camp. C’est là que 96 familles hindoues ont vécu durant les deux ans qui ont suivi le raz-de-marée.

La nuit de l’alerte a été dédiée à la prière et à la remémoration du drame. “L’eau faisait beaucoup de bulles, et m’arrivait jusqu’au cou”, se rappelle Anitha. “Je priais Ganesha et je cherchais ma maison. Quand j’ai vu ma mère inconsciente, j’ai demandé à des voisins de m’aider à la sortir de l’eau.” Les enfants ont été hissés sur un radeau de fortune fait de bottes d’herbes. Kangeswari, revenue à elle, a pu s’y appuyer. Elle se rappelle du son : “C’était comme une bombe.” Puis ils ont tous été emportés par les eaux boueuses dans des directions différentes. Son mari est tombé dans un puits. Douze membres de leur famille au total ont été tués par les trois vagues qui se sont succédées. “Sur le moment nous pensions que tout le monde allait mourir. Dieu nous a sauvé”, racontent mère et filles.

Grièvement blessé, le père est mort presque un mois après. Il a été enterré dans le cimetière hindou, sur lequel, ironie du sort, le nouvel hôpital de Kinniya a été érigé peu après. Fondations et ossements des disparus sont bizarrement réunis, à l’image de la vie et de la mort qui semblent se côtoyer plus ici qu’ailleurs. Quant au nouveau cimetière, Kangeswari est heureuse de le savoir un peu éloigné, effrayée qu’elle est par les esprits.

Ici, la peur a de multiples origines. “Nous avons tout le temps peur, de la mer comme de la guerre”, murmure la petite femme en baissant les yeux. Son fils Vijay, pilier financier de la famille, vit dans la crainte lui aussi. Maçon, il trimballe ses outils dans le bus comme bouclier contre le soupçon, pour montrer patte blanche aux checkpoints matin et soir.

Une autre angoisse : celle de devoir quitter une fois de plus leur maison. Ils ont vécu dans tant de camps. Anitha se souvient des conditions de vie difficiles : “Les maladies s’attrapaient plus facilement. L’intimité et la liberté n’existaient plus.”

Alors, comme pour conjurer les malheurs un instant, femmes et enfants vont au temple. Ils emportent encens et noix de coco, se lavent les pieds au puits et marchent dans le sable qui les pare d’une semelle dorée. Anitha et Nirosha allument l’encens, font le tour du temple, suivent les gestes millimétrés et les chants rituels du prêtre avec une concentration visiblement flottante. Entre eau, feu, fleurs et santal. Les prières d’Anitha ? “Que personne ne connaisse la faim, que personne ne connaisse à nouveau un tsunami ou les camps car depuis ma naissance je suis une réfugiée.”

I prayed to Ganesha and I looked for my house

"I saw the water coming. Someone came by boat to look for my mother. I came from somewhere else and I helped the people." Anitha had this nightmare during the night of the 25th December 2004. A worrying premonition which doesn't even seem to surprise her. However, she admits having been taken a back by our first meeting on the 12th September 2007, which turned out to be a very bad omen as a Tsunami warning was sent out some hours later. With bundles under their arm, the Chandrasegaram family followed the rest of the whole locality going to the place where their former camp had been. It is there that 96 Hindu families lived during the two years which followed the tidal wave.

The night of the warning was dedicated to prayer and remembrance of the drama. "The water was very frothy, and came up to my neck" Anitha recollects. "I prayed to Ganesha and I looked for my house. When I saw that my mother was unconscious, I asked some neighbours to help me get her out of the water." The children were lifted onto a makeshift raft made out of bundles of grass. Kangeswari, when she came back to her senses, was able to lean on it. She remembers the sound. "It was like a bomb." Then they were all carried away by the muddy water in different directions. Her husband fell into a well. In all, twelve members of their family were killed by the three waves which followed. "At that moment we thought that everyone was going to die. God saved us," the mother and daughters say.

Seriously wounded, the father died almost a month later. He was buried in the Hindu cemetery, where, by a strange quirk of fate, the new Kinniya hospital was built not long afterwards. Its foundation and the bones of the dead are strangely mingled in a picture of life and death which seem to go side by side here more than elsewhere. As to the new cemetery, Kangeswari is happy to know that it is situated a little further away, frightened as she is of spirits.

Here, fear has numerous causes. "We are afraid all the time, fear of the sea as well as fear of the war," murmurs the little woman looking down. Her son Vijay, the financial pillar of the family, lives in fear himself. A mason, he carries his tools like a shield in the bus to avoid suspicion, to show his credentials at the check-points morning and evening.

Another fear: that of having to leave their house once more. They have lived in so many camps. Anitha remembers the difficult living conditions: "One caught illnesses more easily. Intimacy and liberty no longer existed."

So as to avert misfortune for an instant, women and children go to the temple. They take with them incense and coconuts, wash their feet at the well and walk in the sand which gives them golden soles. Anitha and Nirosha burn incense, go around the temple, follow carefully the gestures and the ritual chanting of the priest with visibly wondering minds. Between water, fire, flowers, and sandalwood. Anitha's prayers? "That no one will know hunger, that nobody will ever again experience a Tsunami or the camps, for, since birth I am a refugee."









SISIRA

Upananda (44) & Rani (42)

Chanda (21)

Ishan Madushani (14)

Surangani (18)

Netmi Asmitha (1,5)

Thisuri Asmitha (1,5)

*Tissera (24)**

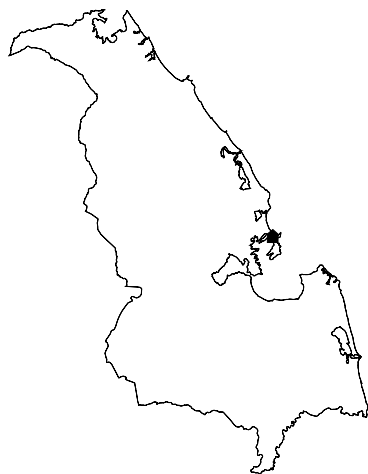
Thirukadaloor, Town & Gravets

Ethnie : Cinghalais bouddhiste

Ethnicity: Sinhalese Buddhist

Distance à la mer : 250 mètres

Distance to the sea : 250 meters



** Pas sur la photo/Not in the picture*





Je ne mange plus de poisson

F

Au chant du moine au loin, répond une petite grappe de femmes et d'enfants tout habillés de blanc qui s'ébranle en direction du temple sous des parapluies. Les rayons du soleil frappent fort. On marche au bord de l'asphalte, dans la poussière rouge. On passe devant les policiers et les soldats gris-vert. Arrivé au temple, on enlève ses sandales. Pieds nus dans le sable ocre, femmes et enfants vont s'asseoir devant le Bouddha multicolore. Tous joignent les mains. Puis ils font le tour du stûpa blanc pour prier et allumer l'encens devant les 4 alcôves où reposent des statuettes effritées de Bouddha. Le rituel se répète autour du "Bo tree" (arbre de Bouddha).

Le retour, lui, se fait par la même route, dans la même moiteur. Arrivé à la maison, on s'essuie le front avec une seule serviette. La fraternité règne en ce jour de pleine lune, célébré chaque mois par les bouddhistes et férié pour tous.

Les hommes sont restés à la maison, "trop fatigués pour aller au temple", disent-ils. Père et fils sont pêcheurs. Prient-ils quand ils vont en mer ? "Non. Mais on se signe quand on passe devant le temple hindou qui fait face à la mer", répond Upananda. Avant d'ajouter : "Je suis ouvert à toutes les religions. Si je pouvais, j'irais aussi à la mosquée."

Son épouse Rani prie également dans le temple hindou situé à deux pas de leur maison. Le 26 décembre 2004, c'est sur son toit que mère et filles sont montées pour se protéger du raz-de-marée. Rani se souvient : "Le ciel était un peu nuageux. Ce qui était étrange, c'est que tout était silencieux. Il n'y avait pas de vent, rien ne bougeait... Tout à coup, on a entendu des gens crier. Et la vague est arrivée." Upananda et Chanda étaient en mer. Comme tous ceux qui étaient loin du rivage, ils n'ont rien senti.

La famille a été épargnée, mais sa hutte de briques et de tôle a été dévastée par le courant boueux. Ce jour-là, le mot "tsunami" est entré dans leur vocabulaire. D'autres conséquences ? "Je ne mange plus de poisson", lance Rani, épouse et mère de pêcheurs. La peur et le dégoût qu'ils aient mangé des corps humains sont, depuis le raz-de-marée, profondément ancrés en elle.

Mari et fils, eux, se plaignent de la mauvaise pêche : "C'est à cause de la guerre que nous pêchons moins. Sur ordre du gouvernement, nous ne pouvons pêcher que de 4h du matin à 18h et seulement jusqu'à 5 kilomètres du rivage. La pêche de nuit est interdite."

Les problèmes financiers reviennent souvent dans la discussion. Rani a déjà emprunté de l'argent en hypothéquant ses bijoux à la banque, un procédé courant dans la région. Les revenus sont maigres, et la charge que représente leur fille de 18 ans, Surangani, quittée par son mari et mère de jumelles, leur paraît lourde. Upananda espère que son "beau-fils" reviendra. Surangani, elle, ne se fait plus d'illusions. Rani, très reconnaissante envers la Croix-Rouge suisse, demande toutefois si l'organisation peut faire quelque chose pour les petites : "Le lait en poudre coûte très cher." Elle n'insiste pas et sourit de ses dents rougies par le bétel qu'elle mâche à longueur de journée. "Nos voisins étaient jaloux de vos visites. Ils pensaient qu'on allait recevoir de l'argent."

I don't eat fish anymore

A little bunch of women and children holding umbrellas and dressed in white move off in the direction of the temple to the accompaniment of the chanting of the monks in the distance. The sun's rays are scorching. They walk in the red dust at the edge of the asphalt. They pass before the policemen and khaki-clad soldiers. When they arrive at the temple, they remove their sandals. Barefoot in the ochre sand, women and children go and sit before the multi-coloured Buddha. They all put their hands together. Then they go around the white stupa to pray and burn incense in front of the 4 alcoves where the crumbling statues of the Buddha are. The ritual is repeated around the "Bo tree" (the Buddhist tree).

The return trip is by the same route, in the same humid conditions. When they arrive at the house, they all wipe their foreheads with the same serviette. A spirit of brotherhood reigns this full-moon day celebrated each month by the Buddhist, and a holiday for everyone.

The men have stayed at home, "too tired to go to the temple," they say. The father and son are fishermen. Do they pray when they go out to sea? "No. But we make the sign when we pass in front of the Hindu temple which is facing the sea," replies Upananda. Before adding: "I am open to all religions. If I could, I would also go to the mosque."

His wife Rani also prays in the Hindu temple very close to their house. On the 26th December 2004 it was onto the roof that mother and daughters climbed to protect themselves from the tidal wave. Rani remembers: "The sky was a little cloudy. What was strange was that all was silent. There was no wind, nothing moved... Suddenly, we heard people shouting. And the wave came." Upananda and Chanda were at the sea. Like all those who were far from the shore, they felt nothing.

The family was saved, but their hut of bricks and sheet metal was devastated by the muddy current. That day the word "Tsunami" entered their vocabulary. Other consequences? "I didn't eat fish anymore" calls out Rani, wife and mother of fishermen. Since the tidal wave, fear and disgust that they would have eaten human bodies is deeply anchored in her.

As for the father and son, they complain that fishing is not good. "It's because of the war that we go fishing less often. On government orders, we can fish only from 4 o'clock in the morning till 6 o'clock in the evening, and only up to 5 kilometres from the shore. Night fishing is prohibited."

Financial problems often come up in the discussion. Rani has already borrowed money by pawning her jewellery at the bank, a frequent procedure in the region. Their revenue is very small, and the responsibility of seeing about their 18 year old daughter Surangani, mother of twins, abandoned by her husband, seems heavy to them. Upananda hopes that his "son-in-law" will come back. Surangani herself, has no illusions. Rani, very grateful to the Swiss Red Cross, asks all the same whether the organization can do anything for the little ones: "Powdered milk is very expensive. She doesn't insist, and shows her teeth reddened by the betel she chews all day long, in a smile. "Our neighbours were jealous of your visits. They thought that we were going to receive money."









FAROOK

Ajeema (17)

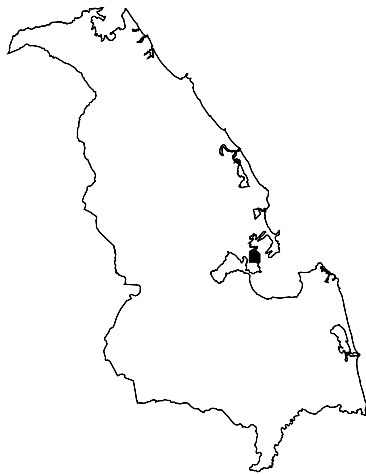
Chinabay, Town & Gravets

Ethnie : Musulman

Ethnicity: Muslim

Distance à la mer : 60 mètres

Distance to the sea : 60 meters





S'il ne veut pas attendre, j'épouserai quelqu'un d'autre

F

Ajeema entre et sort de sa maison dans un va-et-vient incessant, entre la préparation du repas à l'intérieur et la cuisson sur le feu à l'extérieur. Elle cuisine pour ses frères qui travaillent dans la construction. Ses deux sœurs, enceintes, sont là: elles parlent beaucoup et souvent à sa place. Difficile de sortir Ajeema de leur ombre pour converser en tête à tête. Mais la voici finalement installée dans un fauteuil en plastique trop grand pour elle, à l'intérieur de sa maison pratiquement vide. Le regard, si dur quand elle s'affaire, devient doux au repos.

Ajeema est la plus jeune bénéficiaire du projet de reconstruction. Dans son quartier, elle est aussi l'une des seules à avoir reçu une maison. Elle doit donc faire face à la jalousie de ses voisins, même s'ils font pratiquement toute partie de sa famille : son arrière grand-mère a eu, en effet, 17 enfants.

Cela fait trois jours à peine qu'Ajeema vit dans sa maison encore inachevée, avec ses frères pour l'instant, en attendant un éventuel mariage. La jeune femme a un prétendant, un jeune cuisinier tombé amoureux d'elle. Il l'a suivie un jour, et en descendant du bus, lui a demandé sa main. Ils ne s'étaient jamais parlés auparavant. Pour Ajeema, la situation n'a rien de surprenant: "Je ne le connais pas, mais ma famille accepte le mariage, alors moi aussi." Elle affirme pourtant ne pas vouloir d'un époux avant d'avoir 20 ans. "S'il ne veut pas attendre, j'épouserai quelqu'un d'autre."

Pour réunir l'argent nécessaire à la cérémonie et à la dot, Ajeema devra peut-être se résoudre à aller travailler au Moyen-Orient. "Je n'ai pas envie de partir là-bas, mais si ma sœur me le demande, j'irai."

Ses parents ? Ils l'ont délaissée. Aujourd'hui, elle n'a pratiquement plus de contact. Son père: il apparaît uniquement quand il a besoin d'aide. Sa mère: elle a fui son mari violent et alcoolique avant d'émigrer dans le Golfe. Aujourd'hui, elle vit près d'ici avec un autre homme. Maçon, c'est lui qui a construit la maison d'Ajeema en appliquant des honoraires élevés. La sœur aînée d'Ajeema, Sauruth, a géré les travaux. Du moins au début. Les techniciens de la Croix-Rouge suisse ont en effet repris la construction en main car l'argent disparaissait et les retards s'accumulaient. Ajeema : "Les problèmes économiques créent des tensions dans la famille. Mais je ne suis pas en colère, Sauruth s'est occupée de moi depuis que je suis bébé."

Les deux sœurs étaient ensemble le jour du tsunami. Ce 26 décembre 2004, l'eau est montée doucement, comme à chaque pleine lune. Phénomène cyclique auquel personne n'a prêté attention, ni d'ailleurs aux animaux partis précipitamment en sentant le danger. Ensuite, tout est allé très vite, "le temps de cligner des yeux", explique une voisine. La vague, les cris, la fuite. Finalement, tous ont survécu, malgré la proximité de la mer.

À l'appel du Muezzin, Ajeema remet, par réflexe, son foulard sur la tête. Elle dit prier quand elle a le temps. Malgré la pression sociale et familiale, la jeune femme, sous ses traits d'adolescente, s'est forgé un caractère à toute épreuve. Elle n'a peur de rien. Ni de la mer qu'elle dit toujours aimer, ni du camp militaire qui recouvre la plage devant chez elle de ses fils barbelés. Elle regrette seulement que l'armée y interdise la baignade et la récolte des coquillages.

If he doesn't want to wait, I will marry someone else

Ajeema goes in and out of her house incessantly, preparing the meal inside and cooking on the fire outside. She is cooking for her brothers who are doing construction work. Her two pregnant sisters are there, they talk a lot and often speak for her. It is difficult to draw Ajeema out of their shadow to have a heart to heart conversation with her. But there she is finally settled in a plastic armchair too big for her, inside her practically empty house. The hard looks which she has when she is busy, becomes gentle when she is resting.

Ajeema is the youngest beneficiary of the reconstruction programme of the Swiss Red Cross. In her locality she is also one of the only ones to have been given a house. Thus she has to face the jealousy of her neighbours, even though they all are part of her family: her great-grandmother had, indeed, 17 children.

It is barely three days that Ajeema is living in her as yet incomplete house, with her brothers for the moment, while waiting to eventually get married. The young woman has an admirer, a young cook who has fallen in love with her. He followed her one day, and on getting down from the bus, asked her for her hand in marriage. They had never spoken to each other before. To Ajeema, the situation has nothing surprising. "I don't know him, but my family consents to the marriage, so I, too, do." But she affirms that she doesn't want a spouse until she is 20 years of age. "If he doesn't want to wait, I will marry someone else."

In order to collect the necessary money for the ceremony and the dowry, Ajeema may perhaps have to make up her mind to go and work in the Middle-East. "I don't want to go over there, but if my sister asks me to, I will go." Her parents? They have abandoned her. Today she has practically no contact with them. Her father: he appears only when he needs help. Her mother: she ran away from her violent and alcoholic husband before emigrating to the Gulf. Today, she is living close by with another man. He, a mason, is the one who built Ajeema's house, charging high fees. Ajeema's elder sister, Sauruth, supervised the work. At least at the beginning the Swiss Red Cross technicians took over the construction, because money was disappearing and delays were accumulating. Ajeema: "Money problems create tension in the family. But I am not angry, Sauruth looked after me from the time that I was a baby." The two sisters were together on the day of the Tsunami. On the 26th December 2004, the water rose slowly, as it does on every full moon day. A phenomena which occurs in cycles and to which no one paid attention, just as they paid no attention to the sudden departure of the animals who sensed danger. Then, everything happened very quickly, "in the blink of an eye" explains a neighbour. The wave, the cries, fleeing.. Finally, everyone survived, in spite of the proximity of the sea.

At the call of the muezzin, Ajeema automatically puts her veil on her head once again. She says that she prays when she has the time. In spite of social and family pressure, the young woman, despite her adolescent's features, has forged herself a strong character. She fears nothing. Neither the sea which she says she still loves, nor the military camp with its barbed wire, which covers the beach in front of her place. She only regrets that the army prohibits bathing and picking up seashells there.









SARAVANABAWAN

Gunaranjani (31) & Vellakuddy (35)

Sineka (5)

Karis (13.09.1998 – 26.12.2004)

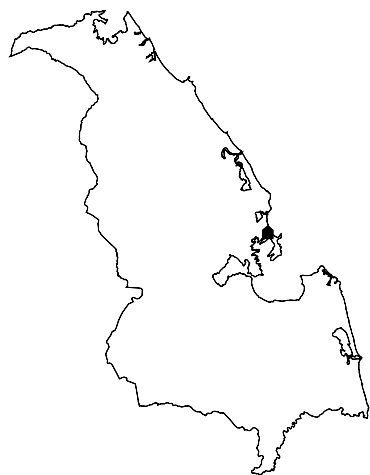
Abeyapura, Town & Gravets

Ethnie : Tamoul hindou

Ethnicity: Tamil Hindu

Distance à la mer : 100 mètres

Distance to the sea : 100 meters





Dieu est devenu chien

F

“J’ai voulu donner un bâton à mon frère, mais il a disparu dans l’eau brune. Je ne sais pas où il était. Il y avait des cartons et des boîtes d’allumettes qui flottaient. Et aussi, un tube de dentifrice Signal. J’ai vu un bout de bois, je l’ai pris, et Roxy m’a aidée.” Sineka, miraculée du tsunami grâce à son chien, raconte avec des détails surprenants ses souvenirs du 26 décembre 2004. Pourtant, elle n’avait que 2 ans et demi le jour du drame.

“Nous ne parlons jamais du tsunami à la maison.” Gunaranjani, sa mère, murmure plus qu’elle ne parle. Elle ne pleure pas, mais l’émotion est grande lorsqu’elle se souvient : “Mes enfants regardaient la télévision quand mon fils a remarqué de l’eau qui entrait. Il a voulu monter sur la table. Je ne l’ai pas écouté, je voulais sortir. Je tenais mes enfants par la main, mais je n’ai pas pu les retenir. Les flots les ont emportés.” Ce jour-là, sous le choc, Gunaranjani a résisté au courant en s’agrippant à la porte entrebâillée. Sa main est restée coincée dans l’embrasure, l’empêchant de secourir sa fille Sineka retenue par une petite plantation de cannes à sucre. La suite ? “C’est un miracle”, chuchote la mère. “Notre chien a pris dans sa gueule le bâton que ma fille tenait et me l’a ramenée.”

Aidées par des voisins, elles ont ensuite grimpé sur le toit. Le père, Vellakuddy est arrivé à ce moment-là. Face aux souvenirs, il reste muet. Il est difficile pour lui de se remémorer l’instant où son fils Karis a été retrouvé emprisonné dans un cocotier, la nuque fracturée. “Il respirait à peine. La police l’a emporté à l’hôpital. Quand nous sommes arrivés, il était déjà à la morgue.” Silence.

“Je ne supportais plus d’entendre jouer des enfants, je faisais des cauchemars qui se répétaient. J’entendais «l’eau arrive, l’eau arrive”. Je pensais sans cesse à mon fils», raconte Gunaranjani.

C’est sa rencontre avec un sage indien, trois mois après, qui l’a aidée à refaire surface. “J’étais très fâchée contre les Dieux. Je n’avais plus confiance en eux. J’avais arrêté de prier. Mais Guruji m’a apaisée. Il m’a dit : “Dieu est devenu chien, et a sauvé au moins un de tes enfants.””

Un chien noir sourit près du portail. Il s’appelle Roxy. Un autre Roxy. En hommage à celui qui a été tué sur la route quelques mois après le tsunami. Il semble apprécier la fraîcheur des nouvelles catelles de la maison encore en construction. Sur le toit : une terrasse déjà terminée, motivée par la peur, pour se protéger de tout nouveau raz-de-marée. Afin de payer ces travaux supplémentaires, le couple a dû emprunter. Alors, pour rembourser la dette, tous deux travaillent 7 jours sur 7, lui comme conducteur de tuk-tuk (rickshaw), elle comme couturière et vendeuse. “La nuit, jusqu’à 2 heures du matin, je coupe les tissus. Je me réveille à 5 heures, et je couds ensuite dans la boutique de mon frère.”

Dans leur logement actuel, deux photos encadrées de leur fils sont accrochées très haut, au-dessus de la ligne fatidique, celle de l’empreinte laissée par les eaux boueuses du tsunami. La mer a repeint les murs comme pour rappeler chaque jour le drame à Gunaranjani, marquée elle aussi à tout jamais : elle a encore de la peine à se laver les cheveux. La petite Sineka, par contre, aimerait aller sur la plage, même si, dit-elle, “l’eau du tsunami est toujours là”.

God has become a dog

"I wanted to give a stick to my brother, but he disappeared in the brown water. I don't know where he was. There were cardboard boxes and match boxes floating. And also a tube of Signal toothpaste. I saw a piece of wood, I took hold of it, and Roxy helped me." Sineka, having miraculously escaped from the Tsunami thanks to her dog, relates with surprising details, her memories of the 26th December 2004. However, she was only two and a half years old the day of the drama.

"We never talk about the Tsunami at home." Gunaranjani, her mother, speaks in a murmuring voice. She doesn't cry, but the emotion is intense when she recollects. "My children were watching television when my son noticed the water which was coming in. He wanted to climb onto the table. I didn't listen to him, I wanted to go outside. I held my children by the hand, but I could not keep them back. The waters swept them away." That day, in a state of shock, Gunaranjana resisted the current by clinging onto the half open door. Her hand got caught in the embrasure, preventing her from helping her daughter Sineka, held up by a little sugar cane plantation. What followed? "It's a miracle," whispers the mother. "Our dog took the stick to which my daughter was clinging in his mouth, and brought her back to me."

Helped by the neighbours, they then climbed onto the roof. The father, Vellakuddy arrived at that moment. Faced by memories, he remains silent. It is hard for him to recollect the moment when his son Karis was discovered imprisoned in a coconut tree, his neck fractured. "He was barely breathing. The police took him to the hospital. When we arrived, he was already in the mortuary." Silence.

"I could no longer stand to hear children playing. I had nightmares over and over again. I heard "The water is coming, the water is coming." I thought of my son endlessly," relates Gunaranjani. It was when she met an Indian sage three months later, that she was able to recover. "I was very angry with the Gods. I no longer had any confidence in them. I had stopped praying. But Guruji brought me peace. He said to me: "God has become a dog, and saved at least one of your children."

A black dog near the door smiles. His name is Roxy. Another Roxy. In homage to the one which was killed on the road a few months after the Tsunami. He seems to appreciate the new tiling of the house which is being built. On the roof: an already completed terrace, built in fear, as protection against any new tidal wave. In order to pay for this extra work, the couple work seven days a week, he as a trishaw driver, she as a seamstress and sales woman. "In the night, I cut the cloth until 2 o'clock in the morning. I wake up at 5 o'clock, and then sew in my brother's shop." In their present lodging, two photographs of their son are hung: very high up, above the fateful line, the line which bears the imprint left by the muddy waters of the Tsunami. The sea has repainted the walls as though to remind Gunaranjani every day of the drama. She, herself, is also martyred for ever: she still finds it difficult to wash her hair. Little Sineka, however, would like to go to the beach, even though, says she, "the Tsunami water is still there."









NIROSHAN

N. Grace (29) & D.H. Asanka (28)

Sarmini N. (6 ans)

Sameerduckshan N. (2,5)

Ithayaranjani (16)

Dilani (11)

Diluran (8)

Abeyapura, Town & Gravets

Ethnie:

Tamoul chrétien (Grace)

Cinghalais bouddhiste (Asanka)

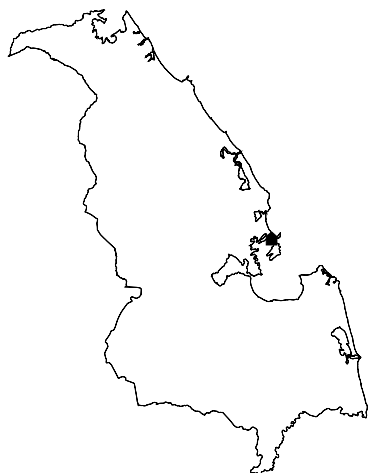
Ethnicity:

Tamil Christian (Grace)

Sinhalese Buddhist (Asanka)

Distance à la mer : 400 mètres

Distance to the sea : 400 meters





Cela nous permet d'échanger des secrets

F

"J'ai enlevé ma future femme avec un tuk-tuk, et l'ai emmenée chez moi." Niroshan et Grace rient en se rappelant leur coup de foudre et leur mariage civil, malgré les réticences familiales. "Il y a plein de filles cinghalaises, pourquoi tu choisis une tamoule ?" , avait alors demandé la mère du jeune homme. Si cette dernière est restée sur sa position, le reste de la famille a peu à peu accepté cette union. Aujourd'hui, leur mariage mixte ne pose pas de problème, disent-ils. Pourtant, au cours de la discussion, le jeune couple avoue "ne pas trop sortir, ni rendre beaucoup de visites".

Le couple se réserve, se préserve. Derrière les sourires et l'hospitalité, on sent un monde confidentiel qui se cache, tels les deux flancs arrières de la maison laissés bruts, sans peinture.

Entre eux, ils parlent cinghalais ou tamoul, selon la situation. "Cela nous permet d'échanger des secrets", confie Grace. Par souci d'équité entre les cultures, ils ont donné un prénom tamoul à leur fille, cinghalais à leur fils.

Très gaie, la jeune mère n'en porte pas moins un passé douloureux. Dans les années 90, son père meurt lors d'une attaque militaire. Pas d'un coup de feu, mais d'une crise cardiaque. Elle n'est qu'une enfant, lorsque sa famille fuit les violences. "De jour et de nuit, nous avons marché jusqu'à Jaffna. Nous avions très peur. Une fois arrivés, nous avons vécu dans un camp. Il n'y avait pas d'école, peu de nourriture. Nous aidions à ramasser les raisins pour avoir un peu d'argent."

Après les affres de la guerre, Grace vit les difficultés de l'exil. Elle passe 6 ans au Koweït. Comme nombre de jeunes femmes cinghalaises, elle est employée de maison. "J'étais maltraitée. Mes employeurs ne me donnaient ni argent, ni nourriture." Atteinte de la malaria, elle passe deux semaines à l'hôpital, puis s'enfuit. "J'ai beaucoup prié la déesse-mère Amman pour pouvoir rentrer chez moi. J'ai été exaucée." Bien que de famille chrétienne, Grace a toujours été attachée aux dieux hindous. Parfois, elle accompagne son mari au temple bouddhiste : c'est là qu'ils ont trouvé un abri pendant et après le tsunami.

Le 26 décembre 2004, leur maison a été complètement détruite. "Il y avait des poissons morts et de la boue partout", se souvient Niroshan. Pêcheur de métier, il dit toujours aimer la mer : "Ma vie, c'est pêcher, mais il n'y a vraiment plus assez de poissons."

La pêche de nuit est interdite par le gouvernement. Celle de jour est possible, à condition d'en avoir reçu l'autorisation. Un précieux sésame que Niroshan, comme tous ses collègues, doit quémander chaque soir dans la petite guérite militaire plantée sur la plage. Ces conditions obligent ainsi les pêcheurs à vivre au jour le jour. Les revenus sont bas. Les prix des denrées de base ne cessent d'augmenter. Face à cette situation financière difficile, Grace n'exclut pas de repartir travailler au Moyen-Orient, lorsque sa sœur, dont les 3 enfants vivent avec eux, sera de retour de Dubaï. Mais pour l'instant, elle allaite encore le petit dernier, et s'occupe de la scolarité de sa fille et de ses neveux. La première fréquente l'école cinghalaise, les seconds, eux, l'école tamoule.

That allows us to exchange secrets

"I carried away my future wife in a trishaw and took her to my place." Niroshan and Grace laugh on recollecting their love at first sight and their civil marriage, despite family disapproval. "There are so many Sinhalese girls, why are you choosing a Tamil?" the young man's mother had asked at that time. Even if the latter has not changed her attitude, the rest of the family has accepted this union little by little. They say that today their mixed marriage does not pose any problem. However, during the discussion the young couple admits that they "do not go out much, nor visit much."

The couple are reserved, to safeguard themselves. Behind the smiles and hospitality, one senses a secret, hidden world, like the two back areas of the house left bare and unpainted.

Between themselves, they speak Sinhalese or Tamil, depending on the situation. "That allows us to exchange secrets" confesses Grace. To be fair to the two cultures, they have given a Tamil first name to their daughter, and a Sinhalese one to their son.

Although she is very lively, the young mother has a painful past. In the 90's, her father died during a military attack. Not from a gun shot, but of a heart attack. She was only a child when her family fled the violence. "Both day and night we walked, right up to Jaffna. We were very frightened. Once we arrived, we lived in a camp. There was no school, little to eat. We helped to pick the grapes so as to have a little money."

After the anguish of the war, Grace experienced the difficulties of exile. She spent 6 years in Kuwait. Like numerous young Sinhalese women, she was a housemaid. "I was ill treated. My employers gave me neither money nor food." Falling victim to malaria, she spent two weeks in the hospital, then fled. "I prayed hard to the mother-god 'Amman' to be able to return home. My prayers were answered." Although she is from a Christian family, Grace has always been attached to the Hindu gods. Sometimes she accompanies her husband to the Buddhist temple: it is there that they took shelter during and after the Tsunami.

On the 26th of December 2004, their house was completely destroyed. "There were dead fish and mud all over," Niroshan remembers. A fisherman by vocation, he says that he still loves the sea. "Fishing is my life, but really there aren't enough fish any more."

Night fishing is prohibited by the government. Daytime fishing is possible if one has got permission. A precious sesame which Niroshan, like all his colleagues, has to beg for each evening at the little military post planted on the beach. These conditions compel the fishermen to live out a day to day existence. Revenues are low. The price of basic commodities does not cease to increase. Faced with this difficult financial situation, Grace does not exclude the possibility of going to work in the Middle-east once more, when her sister whose 3 children live with them, has returned from Dubai. But for the moment, she is still breast-feeding the last-born child, and sees about the education of her daughter and her nephews. The former goes to the Sinhalese school, the latter to the Tamil school.









MAHALINGAM

Santhadevi (46) & Kandaiah (46)*

Subajini (25)

Sulojini (23)*

Sulojan (21)*

Periyakulam, Kuchchaveli

Ethnie : Tamoul hindou

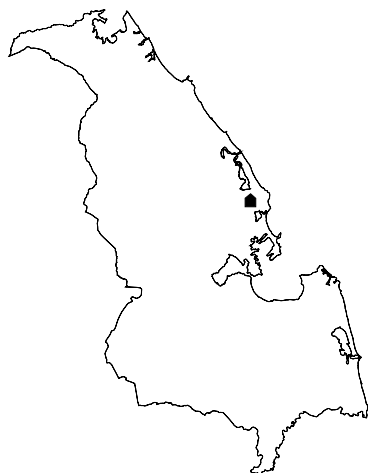
Ethnicity: Tamil Hindu

Distance à la mer: 3 kilomètres

(avant: 250 mètres)

Distance to the sea : 3 kilometers

(before: 250 meters)



* Pas sur la photo/Not in the picture





Petit problème

F

“Suicide is not the answer (le suicide n’est pas la réponse)” peut-on lire en lettres peintes sur le mur de la réception de l’hôpital. Ces mots sont révélateurs : le pays compte un des taux de suicide les plus élevés au monde.

Au bout du couloir labyrinthique, un brancard sort de la salle des urgences. Les infirmiers emmènent rapidement Kandaiah dans sa chambre, une grande salle occupée par une vingtaine de patients. Il a le visage recouvert de bandelettes. L’homme invisible, c’est lui.

Le corps étonnamment fort, il s’assied en tailleur. Digne et humble à la fois, mains jointes, il salue. On peine à reconnaître celui qui, une semaine plus tôt, faisait le récit du 26 décembre 2004 ponctué de grands gestes et de fortes exclamations. Celui qui racontait comment, face à la puissance des flots, il avait empoigné ses deux filles par les cheveux, comment sa femme se tenait à son pantalon avant qu’une chaîne humaine ne s’accroche à lui, et lui au poteau électrique. Une scène de cinéma. Lors du tsunami, le héros, c’était lui.

Un demi-sourire se devine derrière les bandages qui découvrent en partie la bouche et les yeux de Kandaiah. “Small problem, small problem (petit problème, petit problème)”, dit-il en s’adressant à nous. L’émotion est palpable, mais aucun membre de sa famille ne la dévoile. On entend même des rires et des plaisanteries. Est-ce une façade, un moyen de cacher l’inquiétude, la tristesse ?

Son épouse n’est pas là, elle n’a pas eu la force. Nous étions chez elle le matin même. Elle nous racontait sa version des faits : “C’était un accident. Il s’est brûlé avec la lampe à kérosène”. Lui avoue sobrement : “J’ai voulu me tuer.”

Revenons dans la maison, quelques heures auparavant : Santhadevi nous montre le reste de la bouteille d’alcool que son mari avait bu ce jour-là. “Je ne lui en veux pas”, dit-elle simplement. “Son travail est dur. Ses mains lui font mal à force de creuser des puits.” Et puis, il y a les traumatismes de la guerre, et la prison. Enfermé sans jugement, Kandaiah a vécu trois ans d’enfer. Il est sorti des geôles, innocenté grâce à un avocat engagé par la famille. Subajini, sa fille : “Depuis sa sortie, il lui arrivait de se frapper lui-même. Il avait peur de la foudre.” Le traumatisme a été encore accentué par le tsunami. Aujourd’hui, toute la famille est submergée par la peur de la mer. Elle s’est installée loin de la grande bleue, loin de sa maison détruite. Elle n’a plus jamais remis les pieds dans son village côtier. Santhadevi : “Rien que d’entendre les mots “mer” ou “vague”, ça me donne les frissons.”

Un chat noir se faufile rapidement dans la maison. Celle-ci, belle et grande, représente la dot que Sulojini, la cadette, a remise à son jeune époux. Ils viendront s’y installer dans quelques mois.

A Periyakulam, les Mahalingam ont été les premiers à construire. Autour d’eux, un village a pris forme, malgré l’absence d’eau courante, l’électricité par intermittence, et les difficultés de déplacement. Depuis que la guerre a repris en 2005, les tensions règnent dans cette région. Santhadevi est heureuse de savoir son seul fils au Moyen-Orient. «Un jeune homme a été retrouvé mort ce matin vers l’école, tué par balles», informe une voisine qui passe par là. Cela n’étonne plus personne.

Small problem

"Suicide is not the answer" one can read the letters painted on the wall of the hospital reception counter. These words are revealing: the country counts one of the highest suicide rates in the world.

At the end of the labyrinth-like corridor, a stretcher comes out of the Emergency Room. The nurses quickly take Kandaiah to his room, a big room occupied by around twenty patients. His face is covered by bandages. He is the invisible man.

He sits cross-legged, his body surprisingly stout. Dignified and humble at the same time, he greets us with joined hands. We find it difficult to recognize the person who, one week earlier, related the events of the 26th December 2004, punctuated by broad gestures and loud exclamations. The one who told us how, confronted by the force of the waves, he grabbed his two daughters by the hair, how his wife clung on to his trousers before a whole chain of human beings hung onto him, and he to the electric post. Like a scene from a film! During the Tsunami, it was he, the hero.

We can imagine a half-smile behind the bandages which partly cover the mouth and eyes of Kandaiah. "Small problem, small problem," he says, addressing us. The emotion can be felt, but no member of his family will show it. One even hears laughter and jokes. Is this a façade, a way of hiding worry and sadness?

His wife is not there, she didn't have the strength. We were at her place that very morning. She gave us her version of the facts: "It was an accident. He burned himself with the kerosene lamp." He gravely admits: "I wanted to kill myself."

Let's go back to the house some hours before. Santhadevi shows us the remains of the bottle of alcohol which her husband had drunk that day. "I am not angry with him" she says simply. "His work is hard. His hands hurt him because he digs wells." And then, there is the trauma of the war, the prison. Locked up without having been judged, Kandaiah lived through three years of hell. He came out of jail after being proved innocent, thanks to an advocate engaged by the family. Subajini, his daughter says: "After coming out, he sometimes hit himself. He was afraid of lightning." The trauma was further aggravated by the Tsunami. Today the whole family is submerged by fear of the sea. They have settled down far from the great blue sea, far from their destroyed house. They have never since then stepped into their coastal village. Santhadevi says: "Just hearing the words 'sea' or 'wave' gives me the shivers.

A black cat passes rapidly through the house. The latter, beautiful and large, represents the dowry that Sulojini, the youngest, brought to her young spouse. They will come and settle down here in a few months.

At Periyakulam, the Mahalingams were the first to build. Around them a village took form, despite the absence of running water, intermittent electricity, and the difficulties of getting about. Ever since the war began again in 2005, the region is tense. Santhadevi is happy to note that her only son is in the Middle-East. "A young man has been found dead this morning near the school, killed by bullet shots," says a neighbour who passes by. This news no longer surprises anyone.









LATHEEF

K.M. Abdul (63) & Ummu Rasitha (57)

Sahira (38)

Shabinaz (15)

F. Safeera (23) & F.M.M. Firthouse (31)

Shaheeda (38)

*Saheed (30)**

*Safeer (27)**

*Zakkiya (25)**

*Rosna (13)**

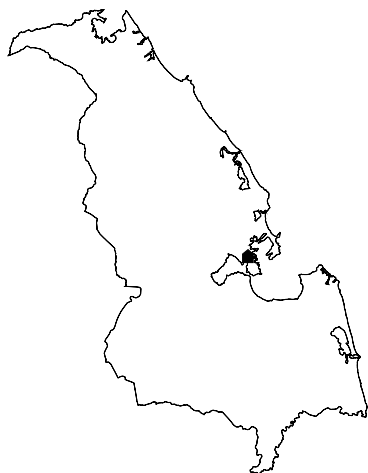
Vellaimanal, Town & Gravets

Ethnie : Musulman

Ethnicity: Muslim

Distance à la mer : 200 mètres

Distance to the sea : 200 meters



* Pas sur la photo/Not in the picture





Ce sont les coutumes au Sri Lanka

F

C'est l'histoire du cordonnier mal chaussé. Abdul Latheef est vendeur de briques, mais s'apprête à se bâtir une hutte de tôle et de palmes. Il vient de remettre sa maison tout juste terminée dans les mains de sa fille cadette, en guise de dot pour son mariage. À la question "pourquoi ne pas vivre tous ensemble ?", tout le monde éclate de rire. "C'est un problème d'intimité", explique Abdul mi-sérieux, mi-amusé.

La maison a coûté 9 lacks (9'000 CHF) soit presque le double de la somme allouée. Les techniciens de la Croix-Rouge suisse l'avaient prévenu, mais par souci d'équité il a voulu offrir à Safeera une maison à la hauteur de celles de ses sœurs. La charge de la dot n'est-elle pas trop lourde pour un père de 4 filles, et de 2 garçons ? "On ne peut rien changer, ce sont les coutumes au Sri Lanka." Abdul a trouvé un époux à chacune de ses filles en se renseignant auprès d'amis et en s'arrangeant avec les familles. Il précise que les musulmans ne consultent pas l'horoscope, comme il est de coutume chez les hindous. Paisiblement, il ajoute que ses deux fils n'ont pas reçu de dot car leurs unions étaient d'amour.

Lui-même avait reçu une terre lors de son mariage arrangé avec sa cousine. Les alliances à l'intérieur d'une même famille sont courantes au Sri Lanka. Rashita, son épouse depuis quelque 40 ans, évoque leur région natale de Mutthur. Là où, fermiers, ils vivaient de leur bétail, de leurs cocotiers et de leurs rizières. "Nous étions libres. Nous pouvions aller n'importe où, n'importe quand."

En 1987, ils ne sont pas les seuls à fuir les violences en bateau pour se réfugier de l'autre côté de la grande baie, à Kinniya, ville en majorité musulmane. Rashita : "A ce moment-là, Dieu a choisi la mer pour nous aider." Silence. "Et ensuite, c'est elle qui nous a pris tout ce que nous avions reconstruit. Nos chèvres sont mortes. Nous n'avons pas eu le temps d'ouvrir l'enclos. Et notre hutte a été balayée par le tsunami." Rashita nous montre l'endroit où les fondations sont encore visibles. Elle ne porte pas de sandales et ses pieds nus craquelés ont l'air plus vieux qu'elle. Les orteils très écartés semblent s'écraser sur le sol à chaque pas, comme pour mieux communiquer avec la terre. "J'ai vu la vague arriver au-dessus de cet arbre, là-bas, mais j'ai pu courir jusqu'à cette petite colline."

Après avoir vécu dans un abri temporaire, puis chez leur fils, Rashita et Abdul ont construit cette maison. En ce moment elle abrite aussi l'ainée Sahira, mère de deux enfants. Professeur à l'école coranique, elle attend que sa propre demeure, également financée par la Croix-Rouge suisse, soit achevée.

Abdul bâille. 15h30 : l'appel du Muezzin le met en mouvement. À la mosquée, il se joint aux ablutions, puis à la prière des hommes. Dehors, des petites filles attendent devant la grande marmite pleine d'une soupe épaisse distribuée chaque jour du Ramadan. Avant de rentrer, Abdul en remplit un seau pour sa famille. À la maison, dans le sable, Rashita assise sur un petit tabouret prépare le poisson pour le repas du soir. Poules, chiens et corbeaux mènent une lutte acharnée pour les restes. La lumière devient orange. C'est l'heure où le mari de Safeera rentre du travail à moto. Agent d'assurance cravaté, casque et visière teintée, il semble sorti d'un autre espace-temps.

These are the customs in Sri Lanka

This is the story of the badly shoed shoemaker. Abdul Latheef sells bricks, but he is getting ready to build himself a hut of sheet-metal and palm. He has just put his newly completed house in the hands of his younger daughter, as her marriage dowry. On hearing the question, "Why not live all together?", everyone bursts into laughter. "It is a problem of privacy," explains Abdul half-serious, half-amused.

The house costs 9 lakhs (9'000 CHF) or almost double the sum allocated. The Swiss Red Cross technicians had warned him, but wanting to be fair, he wished to offer Safeera a house comparable to those of her sisters. Isn't the burden of finding a dowry too heavy to bare for the father of 4 girls and 2 boys? "We can't change anything, these are the customs in Sri Lanka." Abdul has found a spouse for each of his daughters after seeking information from friends, and making arrangements with the families. He makes it clear that Muslims do not compare horoscopes as is the custom with Hindus. He calmly adds that his two sons did not receive dowries as their unions were love marriages.

He himself received land on his arranged marriage with his cousin. Alliances within the same family are common in Sri Lanka. Rasitha, his wife for some 40 years, evokes the region of their birth, in Mutthur. There, as farmers, they made a living with their cattle, their coconut trees, and their paddy fields. "We were free. We could go anywhere at any time."

In 1987, they were not the only ones to flee violence, seeking refuge by boat on the other side of the great bay, at Kinniya, a mainly Muslim town. Rasitha: "At that moment, God chose the sea to help us." Silence. "And then, it is she who took from us all that we had reconstructed. Our goats were dead. We didn't have time to open the enclosure. And our hut was swept away by the Tsunami." Rasitha shows us the place where the foundations are still visible. She does not wear sandals and her exposed cracked feet appear older than she is. The widely-spaced toes seem to crush themselves on the soil at each step, as though to communicate better with the earth. "I saw the wave coming above the tree over there, but I was able to run upto this little hill."

After having lived in a temporary shelter, and then at their son's place, Rasitha and Abdul have constructed this house. At this moment it is also a shelter for the eldest, Sahira, mother of two children. A teacher in the cornice school, she is waiting for her own house, also financed by the Swiss Red Cross, to be completed.

Abdul yawns. 3.30 p.m.: the call of the Muezzin incites him to move. At the Mosque, he joins in the ablutions, and then men's prayers. Outside, the little girls wait in front of a big pot full of a thick soup which is distributed each day of the Ramadan season. Before returning, Abdul fills a bucket with it, for his family. In the house, Rasitha, seated on a little stool in the sand, prepares the fish for the evening meal. Hens, dogs, and crows fight fiercely for the remnants. It is now late evening the time at which Safeera's husband returns from work by motor bike. An insurance agent sporting a tie and wearing a helmet and tinted visor, he seems to have come from another planet!









PULENDRAN

Ramiah (47) & Jeyanthi (45)

Kaliharan (21)

Jeyapratha (25)

Tivakar (5)

Ramiah (43) Jeyaram

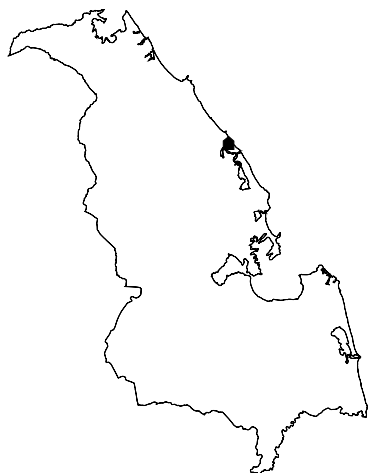
Kumpurpity East, Kuchchaveli

Ethnie : Tamoul hindou

Ethnicity: Tamil Hindu

Distance à la mer : 80 mètres

Distance to the sea : 80 meters





La guerre était à l'intérieur de la vague

F

Les décorations de la cérémonie sont encore suspendues au plafond. Ce sont les reliques de l'entrée officielle de la famille Pulendran dans sa nouvelle maison. C'est à cette occasion que nous l'avons rencontrée pour la première fois. La date et l'heure du rituel avaient été calculées très précisément par le prêtre. Ironie du sort, il a eu lieu le lendemain de l'alerte au tsunami. Les gestes millénaires se sont répétés afin de purifier la maison. Le lait a cuit longuement sur le feu, sous le regard bienveillant des dieux alignés sur l'autel. Pour protéger du mauvais œil, un potiron a été accroché sous le toit, à côté d'un tableau plus drôle qu'effrayant : un visage à cornes, la langue bien pendue, typique des maisons hindoues.

Trois semaines plus tard, c'est jour de pêche. Ramiah et son fils Kaliharan reviennent avec une bonne trentaine de poissons, dont la vente ne suffira pourtant pas à couvrir les frais de carburant du bateau. "Sans la guerre et toutes ses restrictions à la pêche, on vivrait bien", expliquent-ils.

La paix leur semble bien loin. À deux reprises, la violence des conflits armés a obligé la famille Pulendran à fuir le pays. "En 1986, tout le monde, dans la région, est parti très vite, même les animaux", se souvient Ramiah. En levant l'ancre de leur village, il leur a fallu naviguer une nuit et un jour pour atteindre l'Inde. "Là-bas nous recevions de la nourriture et je vendais un peu de poisson. Nous changions souvent de camp. Nous avons pensé à migrer plus loin, en Europe, mais c'était trop cher." La famille revient en 1988, avant de fuir à nouveau trois ans plus tard. À l'époque, le trajet en bateau leur avait coûté 500 roupies (5 CHF), le prix de l'essence. Aujourd'hui, les migrants paient jusqu'à 15'000 roupies.

"Encore hier, une embarcation a quitté le pays", relève Ramiah Jeyaram, frère de Ramiah Pulendran. Derrière la mer turquoise et les plages paradisiaques, l'émigration continue d'être une réponse à cette guerre sourde. Malgré ce contexte tendu, la famille est revenue s'installer sur sa terre natale en 1995.

Coup du sort, c'est durant le cessez-le-feu (de 2002 à 2005) que le tsunami a dévasté les côtes du pays. La famille raconte que ce matin-là, le ciel était nuageux. Exceptionnellement, il n'y avait pas de vent. Tout était très calme. L'eau est d'abord montée sans bruit, sans vague. "Personne n'a vraiment réalisé ce qui se passait. Et puis, tout à coup, un son terrifiant a retenti. C'était comme si la guerre était à l'intérieur de la vague", se souvient très bien Ramiah Jeyaram. Il a fui, avant de revenir sur ses pas. Sa curiosité a failli lui coûter la vie. Quand la deuxième vague a déferlé, il a tout juste eu le temps de grimper sur un arbre providentiel.

De son côté, Jeyanthi a été retenue par des fils barbelés emmêlés dans sa chevelure : "Un de mes beaux-frères m'a libérée en m'arrachant les cheveux avec ses dents."

Il y a eu trois vagues successives. Et pourtant, en mer, père et fils n'ont rien senti. Au retour, ils ont cru que la guerre avait repris : "la terre était noire, comme si tout avait brûlé." Cela ne les a pas empêchés d'aller vendre le produit de leur pêche, avec succès d'ailleurs. Ce ne sont que les jours suivants que la population s'est abstenue de consommer du poisson, de peur de "manger des hommes".

The war was inside the wave

E

The decorations for the ceremony are still hanging from the ceiling. They are the relics of the official entrance of the Pulendran family into their new house. It was on this occasion that we met them for the first time. The date and time of the ritual had been very accurately calculated by the priest. By an irony of fate, it took place the day after the Tsunami warning. The thousands of years old gestures were repeated so as to purify the house. The milk was cooked for a long time on the fire, under the benevolent gaze of the gods aligned on the altar. As protection against the evil eye, a pumpkin has been hung up under the roof, next to a picture which is funnier that it is frightening: a face with horns, with a hanging tongue, typical of Hindu homes.

Three weeks later, it is a day for fishing. Ramiah and his son Kaliharan return with a good thirty fish whose sale, nevertheless, will not suffice to cover the cost of the motor-fuel of the boat. "If not for the war and all its' restrictions on fishing, we would live well," they explain.

Peace seems to them to be very far off. Twice, the violence of the armed conflicts forced the Pulendran family to flee the country. "In 1986, everybody in the region left very fast, even the animals," Ramiah remembers. On lifting anchor from their village, they had to sail one night and a day to reach India. "There we received food and I sold a little fish. We often changed camps. We thought of migrating further, to Europe, but it was too expensive." The family returned in 1988, before fleeing once again three years later. At the time the boat trip cost them 500 rupees (5 CHF), the price of the fuel. Today, migrants pay up to 15'000 rupees.

"Even yesterday a boat left the country," continues Ramiah Jeyaram, brother of Ramiah Pulendran. Behind the turquoise sea and the paradisiacal beaches, emigration continues to be an answer to this persistent war. In spite of the tense situation, the family returned to settle down in the motherland in 1995.

By a quirk of fate, it was during the cease-fire (from 2002 to 2005) that the Tsunami devastated the country's coasts. The family relates that on that morning the sky was cloudy. Unlike other days, there was no wind. All was very calm. The water first rose without a sound, without a wave. "Nobody really realized what was happening. And then, all of a sudden, a terrifying sound rang out. It was as if the war was inside the wave." Ramiah Jeyaram succinctly remembers. He fled, before turning back in his footsteps. His curiosity nearly cost him his life. When the second wave unfurled, he had just time enough to climb onto a providential tree.

For her part, Jeyanthi was caught up by barbed wire entangled in her hair. "One of my brothers-in-law freed me by pulling out the hairs with his teeth."

There were three successive waves. And yet, the father and son, at sea, felt nothing. On returning, they thought that the war had started again: "The earth was black, as though everything had burnt." This did not prevent them from going and selling the catch of their fishing, successfully, furthermore. It was only in the days that followed that the population stopped eating fish, for fear of "eating human flesh."













Annexes

Fonctionnement du programme

F

Catégorie

Le programme CfRR a distingué deux catégories de bénéficiaires : les “partly” qui ont reçu USD 1’000 pour réparer une maison endommagée ; les “fully” qui ont reçu USD 2’500 pour reconstruire une maison entièrement détruite.

Sélection

La liste et la classification des bénéficiaires ont été dressées par le *Divisional Secretary* (DS) sur recommandation d’une commission technique composée du *Grama Niladari* (GN), d’un technicien du *National Housing Development Authority* (NHDA) et d’un représentant du *Village Rehabilitation Committee*. La liste a été ensuite vérifiée par un expert de la CRS et son équipe afin d’assurer une sélection équitable et transparente des bénéficiaires.

Construction

Le bénéficiaire était ensuite responsable de se procurer les plans et les autorisations de construire auprès de l’*Urban Development Authority* ainsi que de contracter la main d’œuvre nécessaire pour exécuter les travaux. En cas de besoin, les techniciens de la CRS assistaient le bénéficiaire tant sur les questions techniques qu’administratives.

Paielements

L’argent était versé, sur le compte bancaire du bénéficiaire, en plusieurs tranches suivant les étapes prédéfinies de la construction. Les techniciens de la CRS et du NHDA visitaient régulièrement les bénéficiaires pour documenter l’avancement des travaux et autoriser les paiements ultérieurs. Chaque ordre de paiement était signé par le responsable de la CRS et contresigné par le DS. Ce n’est qu’après que la CRS se soit assurée de la bonne utilisation des fonds sur le terrain, que les montants versés par la banque étaient remboursés par le “Consortium suisse”.

Le mécanisme des “topping-up”

En cours de programme, il est apparu que, suite à l’augmentation des coûts de construction, le montant initial de USD 2’500 fixé par le gouvernement pour les “fully” devenait insuffisant. D’autres donateurs ont alors été invités à contribuer au financement du programme en doublant l’aide. Le bénéficiaire a ainsi reçu USD 5’000 pour une maison entièrement détruite. Cette contribution appelée “topping-up” a été financée, à Trincomalee, essentiellement par la Croix Rouge de Hong-Kong et la Croix Rouge américaine.

La structure de la Croix Rouge Suisse

La structure de soutien à Trincomalee était chargée de piloter le programme en collaboration avec les partenaires locaux. L’équipe sur place comptait jusqu’à 2 expatriés et 22 collaborateurs sri lankais. Outre les tâches relatives aux opérations sur le terrain, l’équipe de la CRS devait entretenir la base de donnée du programme. Celle-ci

Functioning of the programme

Category

The CfRR programme distinguished two categories of beneficiaries: the “partly” who received USD 1,000 to repair a damaged house; the “fully” who received USD 2,500 to reconstruct a completely destroyed house.

E

Selection

The list and classification of beneficiaries was drawn up by the Divisional Secretary (DS) on the recommendation of a technical commission composed of the Grama Niladari (GN), of a technician of the National Housing Development Authority (NHDA) and of a representative of the Village Rehabilitation Committee (VRC). The list was next checked by an expert of the SRC and its team in order to ensure an equitable and transparent selection of the beneficiaries.

Construction

The beneficiary next had the responsibility of procuring plans and authorisation to construct from the Urban Development Authority as well as to engage the necessary labour to carry out the work. If the need arose, the SRC technicians helped the beneficiary on both technical and administrative questions.

Payments

The money was paid in several installments according to predefined steps in the construction, into the beneficiaries account. The SRC and NHDA technicians regularly visited the beneficiaries in order to record progress in the work, and to authorize further payments. Each order to pay was signed by the responsible person from the SRC and countersigned by the DS. It was only after the SRC had checked the good use of the funds on the terrain that the monies paid out by the bank were reimbursed by the “Swiss Consortium”.

The “topping-up” mechanism

In the course of the programme it appeared that, following increase in construction costs, the initial payment of USD 2,500 fixed by the government for the “fully” was insufficient. Then other donors were invited to contribute to the financing of the programme by doubling their aid. Thus the beneficiary received USD 5,000 for a completely destroyed house. This contribution called “topping-up” was financed, in Trincomalee, essentially by the Hong-Kong Red Cross and the American Red Cross.

The structure of the Swiss Red Cross

The support organism in Trincomalee had the responsibility of piloting the programme in collaboration with the local partners. The on the spot team was composed of up to 2 expatriates and 22 Sri Lankan collaborators.

comportait les données personnelles du bénéficiaire et de sa famille ; les données relatives à sa propriété ; l'état de l'avancement des travaux ; et enfin, l'historique des paiements.

Les partenaires

Task force for Rebuilding the Nation (TAFREN) :

institution chargée de coordonner l'ensemble du programme de reconstruction post-tsunami et de fournir les directives opérationnelles. TAFREN a été remplacé en 2006 par le Reconstruction and Development Authority (RADA).

Ministère des finances (MoF) :

grand banquier du programme, omniprésent dans les décisions ayant trait aux versements du "base grant".

Les autorités locales :

le Government Agent (GA) gouverneur du district et responsable de la mise en œuvre des programmes post-tsunami ; le Divisional Secretary (DS) sorte de bourgmestre, responsable d'une division, chargé de dresser les listes de bénéficiaires et de co-signer les paiements ; le Grama Niladari (GN) chef de village.

Urban Development Authority (UDA) :

institution chargée de l'inspection des constructions, fournissant le plan des maisons et délivrant les autorisations de construire.

National Housing Development Authority (NHDA) :

institution procurant les techniciens, formés par un expert de la CRS, faisant équipe avec les techniciens de la CRS pour inspecter le suivi des constructions.

Village Rehabilitation Committee (VRC) :

conseil villageois impliqué dans la sélection des bénéficiaires et dans les commissions de recours.

Divisional Grievance Committee (DGC) :

commission de recours – composée du Grama Niladari, d'un membre du VRC, d'un représentant du bureau du Divisional Secretary et du responsable de la CRS – chargée de traiter les recours relatifs à la sélection des bénéficiaires.

People's Bank :

banque publique gérant les comptes des bénéficiaires et effectuant les paiements.

Apart from asks relative to field operations, the SRC team had to keep account of the details of the programme. This included personal details of the beneficiary and of his family; details regarding his property, progress of the work; and finally, record of payments according to the bank statements.

The partners

Task force for Rebuilding the Nation (TAFREN):

Institution responsible for coordinating the ensemble of the post-tsunami reconstruction programme and furnishing operational directives. TAFREN was replaced in 2006 by the Reconstruction and Development Authority (RADA).

Ministry of Finance (MoF):

Great banker in the programme, omnipresent in decisions regarding allocation of the “base grant”.

The local authorities:

The Government Agent (GA), governor of the district holding responsibility for implementing the post-tsunami programmes; the Divisional Secretary (DS), sort of mayor responsible for a division, having to draw up the lists of beneficiaries and co-sign payments, the Grama Niladari (GN), village headman.

Urban Development Authority (UDA):

Institution responsible for inspecting constructions, furnishing plans for the houses and delivering authorisation to construct.

National Housing Development Authority (NADA):

Institution procuring technicians. Composed of an expert of the SDC and of the SRC, joining the team of SRC technicians to inspect progress in the constructions.

Village Rehabilitation Committee (VRC):

Village council involved in the selection of beneficiaries and in the resource commissions.

Divisional Grievance Committee (DGC):

Appeals commission – composed of the Grama Niladari, a member of the VRC, a representative of the office of the Divisional Secretary, and of the representative of the SRC – responsible for dealing with appeals on the selection of the beneficiaries.

People's Bank:

Public bank managing the accounts of the beneficiaries and carrying out payments.

Chiffres / Figures

Maisons / Houses	"partly"	"fully"
Kuchchaveli	300	570
Town & Gravets	1700	862
Kinniya	332	126
Mutur	51	88
Eachchilampattai	42	396
Total	2428	2042

Familles / Families: 4470

Individus / Persons: 18,000

Coûts / <i>Costs</i>	USD Millions	Donateurs / <i>Donors</i>
Base Grant	7,30	People of Switzerland
Topping-Up	2,00	People of Hong-Kong
	1,21	People of America
	0,35	CordAID / Foundation for Co-existence
	0,33	People of Austria
	0,25	ActionAID / Women and Child Care Organisation
	0,21	Disaster Emergency Committee / CARE International
Total	11,70	





Equipe sur place
Staff on site









Consortium of Swiss Organisations in Trincomalee:

